Chroniques Camusiennes

Publication de la Société des Études Camusiennes

N° 32 – Janvier 2021

Vie de la Société des Études Camusiennes p. 2
Activités camusiennes p. 6
Documents et analyses :
- « Deux discours à propos du prix Nobel 1957 » (présentés par H. P. Lund) p. 8
- M.-P. Durand, « "Mais alors, quand Papa est allé voir couper le cou à Pirette" » p. 11
- G. Rozensweig, « Les premières éditions en espagnol de *La Peste* et *L'Étranger* » p. 16
- G. Basset, « La reliure au service du livre » (Massin et Nathalie Peauger) p. 23

Témoignage : Simonne Le Boulicaut, « Employée aux "Vraies Richesses" » p. 34
Parutions p. 36
Formulaire de (ré)adhésion 2020 p. 39

Chères amies, chers amis,

J'ai le plaisir de vous adresser ce nouveau *Chroniques camusiennes* qui inaugure l'année 2021.

Rien n'est simple en cette époque incertaine mais il nous reste néanmoins des raisons de vivre et d'espérer. Avec le sens de la formule qui le caractérisait, Camus l'a exprimé au moment de la réception de son Nobel, en évoquant « un art de vivre par temps de catastrophe ». Oui, il s'agit d'affronter le dur présent sans perdre de vue la beauté du monde et des êtres.

« Se forger un art de vivre », c'est le meilleur que je nous souhaite à l'occasion de cette nouvelle année.

Anne PROUTEAU

Comité de rédaction : Marie-Thérèse Blondeau, Anne Prouteau, Agnès Spiquel, Anne-Marie Tournebize
societe@etudes-camusiennes.fr
ISSN 2110-1175
© *Chroniques camusiennes*, n° 32, janvier 2021, reproduction possible après autorisation préalable.

Vie de la Société des Études Camusiennes

Conseil d'Administration (10 octobre 2020) par visio-conférence

[ceci est un résumé du compte-rendu ; celui-ci peut être envoyé sur simple demande.]

1) - Nouvelles

- Japon : la Société japonaise s'est réunie en visio-conférence le 30 mai. Le prochain numéro de sa revue *Études camusiennes* est prévu en 2022, après la publication des Actes du colloque de Dokkyo prévu en décembre 2021.

Philippe Vanney ajoute que le numéro 25 des *Lettres Modernes* est en cours de finalisation, avec 18 contributions ; publication en 2022.

- Argentine : projet de rencontre en septembre 2021 à Buenos Aires autour de *L'Homme révolté* pour le 70ème anniversaire de sa sortie (avec participation par visio-conférence des personnes éloignées) : comment Camus étudie l'histoire à la fois littéraire, philosophique et politique des révoltes du XVIIe au XXe siècle ; comment il en parle concrètement, en s'intéressant plus à la *praxis* de ces révoltes qu'à la théorie.

- Espagne : Hélène Rufat, avec deux autres collègues de l'Association, a participé fin septembre à un cours (deux demi-journées) sur Albert Camus pour une structure des Baléares, type CNED.

- Les Trobades : Anne parle de sa participation au jury des prix des Trobades à Minorque, en septembre. Le prix a été décerné à Edgar Morin qui, en visio, était très ému et heureux de cette distinction. Pour le prix « Jeunes journalistes », Rémi Larue avait proposé un reportage sur le Médoc sous l'angle du « journalisme camusien ». Il n'a pas été retenu mais tous les membres du CA l'encouragent à poursuivre ce projet intéressant.

- Parution de *Chroniques 31* et de *Présence 12* avec de bons retours. *Présence 13* est en cours et déjà complet quant aux contributions.

- Point sur les adhésions et relances. L'opération faite pendant le confinement par un petit groupe (Agnès, Anne, Anne-Marie, Marie-Thérèse) a permis de récupérer près de 1000€ et de remettre à jour les fichiers, en tenant compte de situations délicates.

2) - Projets de l'automne :

- Contacts avec la Mairie du XIVe. L'adresse de la SEC étant à présent située à Paris et dans cet arrondissement, des démarches vont pouvoir être entreprises pour pouvoir bénéficier de salles de la Mairie ou de la Maison des Associations pour nos réunions et aussi en proposant des conférences qui pourraient aussi intéresser le réseau des bibliothèques de Paris (pourquoi pas un cycle sur *L'Homme révolté* pour le 70e anniversaire de sa parution ?).

- Échanges Jacqueline Lévi-Valensi : Zakia informe qu'Hervé Sanson est prêt pour la prochaine séance dès qu'elle pourra se tenir soit dans une salle du XIVe, soit au Café Coppée.

- Colloque sur le théâtre de Sartre-Camus des 4 et 5 novembre 2020 : la BNF a renoncé mais le Collège d'Espagne est toujours d'accord pour l'accueillir (18 sur 20 participants ont confirmé leur participation, dont certains par visio). (Colloque reporté, la nouvelle date sera mise sur le site quand elle sera connue).

- Soirée Camus à Angers pour le soixantième anniversaire de la mort de Camus. Elle avait été programmée en décembre mais elle a été annulée. Anne espère pouvoir la

reprogrammer avant juin 2021 avec la même organisation que celle présentée lors du CA de mai.

3) - Projets pour 2021 :
- **Camus au Chambon-sur-Lignon (**2-3 juillet 2021) : sur l'incitation de Pierre Sauvage dont le père Léo Sauvage, journaliste, a été caché au Chambon-sur-Lignon, idée d'une rencontre autour de la présence de Camus au Chambon, en partenariat avec le Lieu de Mémoire du Chambon. La SEC pourrait apporter une contribution scientifique, bâtir le projet d'ensemble et proposer quelques interventions. Le CA accorde le label SEC à cette manifestation – et demande de plus amples informations avant de voter une subvention.
- **Le 70e anniversaire de *L'Homme révolté***. Il est proposé de faire, fin 2021, un *Chroniques* spécial sur le sujet en recueillant notamment des témoignages dans les pays de l'Est, en le centrant sur la réception de cet ouvrage et en l'élargissant éventuellement à d'autres pays.
- Rémi présente un **projet, mélange entre conférences et lecture théâtralisée**, qui pourrait s'intituler « Meurtriers et délicats » dont le **fil rouge serait « la violence et la non-violence dans l'œuvre de Camus »**. Reda Kateb en serait l'acteur et Simon D.K. le metteur en scène avec le collectif « Jungle urbaine ». Ce projet pourrait être proposé aux théâtres ou scènes de banlieue (Saint-Ouen, Ivry…).

4) Bilan
- **Premier bilan de notre nouveau site.** Alexis présente les chiffres : 1969 visites au mois de juin, 650 en juillet/août/septembre et déjà 182 recensés mercredi 8 octobre. 1135 visiteurs n'ont consulté que la page d'accueil mais 1562 ont fait une recherche à l'intérieur du site.
- **Sur Facebook**, Giovanni a compté 7551 followers dont 50,6% ont entre 24 et 35 ans, 30% de l'ensemble consultent de France mais 4,7% de Tunisie, 2% d'Algérie et 1,7 du Maroc.
- **L'annuaire** devrait être actif dans les prochaines semaines.

5) Questions diverses
- Guy Basset fait part de deux informations : Le colloque Dib, prévu à Cerisy, est reporté d'un an. Il signale le décès de Claude Vigée qui a donné lieu à un article dans *Le Monde*.
- Alexis informe que « Les Actes du colloque d'Arc-et-Senans » ont été acceptés par les PUR et devrait sortir début 2021.

La prochaine AG est fixée le 23 janvier 2021, en virtuel. La **date du prochain CA** sera fixée prochainement**.**

* * *

Le dimanche 13 décembre 2020, **la Société Japonaise des Études camusiennes** a organisé sa 69e réunion sous forme de visioconférence. Depuis Paris, Io Watanabe a donné une communication : « L'équilibre entre la notion et le sentiment dans *Le Mythe de Sisyphe* ». Elle a été suivie d'une discussion par 11 participants.

Rencontre « Camus et *L'Homme révolté* » pour commémorer les soixante-dix ans de la publication de l'essai[1]

Cet essai capital, publié en 1951, demanda à l'auteur des années de préparation et de méditation fondées sur l'Histoire ; ce qui est perceptible dans la division en sections.

Nous invitons nos amis à présenter des communications sur le sujet. Nous suggérons de creuser le sujet du « dépassement de l'absurde » et du « dépassement du romantisme », en englobant les thèmes choisis par Camus : la littérature, la philosophie, la théorie politique et la *praxis* politique. Camus, partant de sa vision du concret, de l'histoire réelle vécue, entreprend d'analyser le vécu, les élucubrations et les projets de ladite histoire : de la fin du XVIIIe siècle, tout le XIXe et jusqu'au milieu du XXe.

Thèmes : la littérature, la philosophie, la théorie politique et la praxis révolutionnaire. De même nous vous encourageons à apprécier les conclusions auxquelles arrivent l'auteur et son projet

Date de la rencontre « Camus et *L'Homme révolté* » : **15 septembre 2021.** La rencontre organisée par la Société Latino-américaine des Études camusiennes aura lieu à l'Alliance Française de Buenos Aires, si les conditions sanitaires le permettent, sinon par visioconférence.

Inés de Cassagne, Présidente de SLEAC

Conditions de présentation des travaux

Les propositions seront reçues jusqu'au 11 juin 2021 : inclure le titre et le résumé du travail (jusqu'à 10 lignes). Nom de l'auteur avec un bref CV (pas plus de 5 lignes)

Les travaux définitifs seront reçus jusqu'au 30 juillet : Format A4 – Time new roman 12 pour le corps du travail et 10 pour les notes – Interlignes 1,5 – Notes et biblio à la fin : Longueur jusqu'à 12 pages précédées du titre du nom de l'auteur et des renseignements de contact.

* * *

Les Camusiens du Toulousain »

Faute de pouvoir se réunir en raison de la situation sanitaire, ils ont diffusé en décembre 2020 le n° 68 où Yves Ramier donne en deux pages les nouvelles camusiennes glanées auprès des membres du groupe.

* * *

[1] Nous sommes d'accord avec Victoria Ocampo à propos de la traduction « homme rebelle » qui change le sens.

Annuaire des adhérents :
Nous vous proposons de faire figurer sur notre site vos **nom, prénom et lieu géographique** (cette dernière information est très souvent demandée en vue de regroupements ciblés ou de simples contacts). **Les adresses mail ne seraient données qu'à la demande** et bien entendu seulement si cette dernière semble justifiée.
En cas de désaccord avec cette procédure qui devrait être mise en place très prochainement, vous pouvez contacter Rémi Larue par mail: remi.larue@live.fr

Il est encore temps de payer votre cotisation 2020 : 30 euros (tarif inchangé).
Vous trouverez le formulaire à la fin de ce numéro.

Le numéro 12 de notre revue *Présence d'Albert Camus* est paru fin septembre ; vous l'avez reçu par voie postale.
Si vous souhaitez d'autres exemplaires (de ce numéro ou des numéros précédents), vous pouvez les commander à Anne-Marie Tournebize (29, boulevard Camélinat 92240 Malakoff) ou les trouver à la librairie Compagnie (58, rue des Écoles Paris 5ème).

Consultez régulièrement notre site : www.etudes-camusiennes.fr
Vous y trouverez toutes les nouvelles au fur et à mesure de leur parution….

… et maintenant, une nouvelle rubrique « Association/Lecteurs » dédiée à tous les lecteurs de Camus :
« Vous aimez Camus. Comment l'avez-vous rencontré ? En personne, peut-être, ou le plus souvent par ses livres. Au cours de vos études ou par curiosité personnelle ? Comment, au fil des années a évolué votre intérêt ?
Afin que nous nous connaissions mieux au sein de la communauté des camusiens, nous serions heureux si vous acceptiez de vous confier en toute liberté.
Envoyez-nous une page (2000 signes environ) en cliquant sur : "contactez-nous". Merci à vous.

Tous les anciens numéros de *Chroniques Camusiennes* sont à présent **en ligne sur notre site** dans la rubrique « LA SEC »

Vous pouvez toujours consulter la bibliographie camusienne, créée par Raymond Gay-Crosier et maintenant gérée par Jason Herbeck, de l'université de Boise (Idaho), accessible à partir de notre site où vous trouverez également la Nouvelle Bibliographie Albert Camus, rédigée par Alexis Lager et Hans Peter Lund.

Activités camusiennes

➢ **Journées de Lourmarin, les 16 et 17 octobre 2020, organisées par Les Rencontres méditerranéennes Albert Camus » : « Albert Camus : partager, "fidèlement, le meilleur de moi" »**
- François Chapuis et Françoise Kleltz-Drapeau : « Du bon usage de Camus par les temps de pandémie »
- Christian Chevandier : « L'historien, le policier et Albert Camus »
- Messaoud Gadi, Chérif Lounès et Fairouz Nouari : discussion « Algérie : Albert Camus visionnaire »
- Jean-Pierre Bénisti : « Camus et ses amis peintres et sculpteurs »
- Andrée Fosty : « Les Méditerranées d'Albert Camus »
- Florian Bouscarle et Michèle Stubbe-Robinet : « Albert Camus, le découvrir autrement : comment et pour quoi ? »
- Jean-Louis Meunier : « Les *Lettres à un ami allemand* : littérature et Histoire »
- Annelyse Chevalier : « Noces entre l'homme et la nature : des paysages d'Algérie à la Camargue »
- Franck Planeille : « Présence du Minotaure »

Avec des lectures de Camus par Sabine Tamisier.

➢ Événements passés (dont nous n'avions pas connaissance en avril dernier)

- Le 12 septembre 2020, autour de *Camus, Écrits libertaires (1948-1960)*, textes rassemblés et commentés par Lou Marin (Indigène Édition, 2008), rencontre organisée, à Trauss-Minervois, par le « Centre Joë Bousquet et son Temps », avec Lou Marin, Sylvie Crossman, Jean-Pierre Barou, Claude Marti et René Piniès.

- Du 21 au 24 septembre 2020, sur France-Culture, une semaine Camus à « La Compagnie des Œuvres » de Matthieu Garrigou-Lagrange avec, successivement, Virgil Tanase, Agnès Spiquel, Martine Mathieu-Job et Jeanyves Guérin.

- Le 4 octobre 2020, *L'Étranger* adapté et interprété par Pierrette Dupoyet à l'amphithéâtre ASIEM, Paris 7e (représentation organisée par « Intemporelles »).

- Le 24 octobre 2020, un après-midi « Albert Camus » au château de Lourmarin : une conférence par Marie-Jeanne Coutagne : « Camus : mesure et gloire, de l'absurde à l'amour » ; projection du film, *Les vies d'Albert Camus*, présenté par le réalisateur Georges-Marc Benamou.

- Le 11 novembre 2020, interview d'Agnès Spiquel sur l'absurde dans l'émission « Le Temps du débat » d'Emmanuel Laurentin sur France-Culture.

- Le 15 novembre 2020, interview d'Agnès Spiquel dans « Albert Camus, une jeunesse algérienne » pour l'émission « Autant en emporte l'Histoire » de Stéphanie Duncan sur France-Inter.

- Le 19 novembre, Conférence en ligne – « L'esprit de révolte chez Albert Camus » – par Pierre-Louis Rey, https://www.issy.com/actualites/conference-en-ligne-visionnez-l-entretien-d-issy-consacre-a-albert-camus

- Le 7 janvier 2021, « Le Luberon solaire d'Albert Camus », reportage de Sophie de Malglaive, pour l'émission *Invitation au Voyage* sur Arte.

Événements reportés

- La conférence – « Albert Camus, Prix Nobel : Grâce et disgrâce » – par Anne Prouteau – Centre universitaire méditerranéen à Nice qui devait avoir lieu le 9 décembre 2020, est reportée le 8 Juin 2021 à 16h.

Échos camusiens

Au rassemblement, place de la République, dimanche 18 octobre, pour Samuel Paty, l'enseignant assassiné, une pancarte : « Ni peur ni haine, c'est là notre victoire » (Albert Camus).

Autres manifestations (programmées)

Date	**Thème**	**Organisateurs/ intervenants / acteurs**	**Lieu**
18 janvier 2021	« Camus, la révolte »	Agnès Spiquel au Forum Universitaire de l'Ouest Parisien (Boulogne-Billancourt)	Visio-conférence
25 janvier 2021	« Camus et les paysages »	Agnès Spiquel aux « Rencontres d'Athéna »	Visio-conférence

Documents et Analyses

Deux discours à propos du prix Nobel de littérature de l'année 1957, décerné à Albert Camus

Le secrétariat de la fondation Nobel nous a aimablement autorisés à publier dans Chroniques camusiennes, *dans une version française, le discours de présentation prononcé par le secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise, précédé d'une brève allocution de B. Karlgren.*

Existe-t-il encore des textes en suédois préexistant aux discours prononcés en anglais, ou ceux-ci ont-ils été rédigés directement en anglais ? C'est ce que nous n'avons pu éclaircir. C'est donc à partir des textes en anglais, dans une version française réalisée par David H. Walker, professeur émérite de l'Université de Sheffield et membre du CA de la Société des Études Camusiennes, que nous pouvons présenter ci-dessous les discours, auxquels nous avons ajouté quelques notes.

Hans Peter Lund

Discours de présentation d'Anders Österling

La littérature française n'est plus liée géographiquement aux frontières de la France en Europe. À beaucoup d'égards elle fait penser à une plante de jardin, noble et irremplaçable, laquelle, lorsqu'elle se cultive au-delà de son territoire, retient encore son caractère distinctif, encore que la tradition et les variations l'influencent tour à tour. Le lauréat du Nobel cette année, Albert Camus, est un exemple de cette évolution. Né dans une petite ville dans l'Est de l'Algérie, il s'est retourné encore vers ce milieu de l'Afrique du Nord pour trouver la source de toutes les influences déterminantes qui ont marqué son enfance et sa jeunesse. Même aujourd'hui, Camus, l'homme, est conscient de ce grand territoire français d'outre-mer, et l'écrivain prend souvent plaisir à rappeler ce fait.

D'origine quasi-prolétarienne, Camus a dû frayer son propre chemin dans la vie ; étudiant pauvre, il a travaillé à toutes sortes d'emplois pour pourvoir à ses besoins. Ce fut une formation ardue, mais qui dans la diversité des enseignements qu'elle apporta, ne fut certainement pas inutile pour l'auteur réaliste qu'il allait devenir. Pendant ses années d'étude, qu'il a passées à l'université d'Alger, il appartenait à un cercle d'intellectuels qui plus tard devait jouer un rôle important dans la Résistance nord-africaine[2]. Ses premiers livres furent publiés par une maison d'édition à Alger[3], mais à l'âge de 25 ans il a gagné la France en tant que journaliste et bientôt il parvint à se faire une réputation comme écrivain de premier ordre, précocement trempé par le climat austère et fiévreux des années de guerre.

[2] Il est étonnant qu'Anders Österling ait été si bien informé sur ces détails qui ont dû attendre jusqu'en 2017 pour être démêlés par Christian Phéline et Agnès Spiquel-Courdille dans leur livre *Camus, militant communiste. Alger 1935-1937* (Gallimard), p. 96-101.

[3] Il s'agit de celle d'Edmond Charlot.

Déjà dans ses premiers écrits, Camus révèle un esprit né des contradictions nettes en lui entre la perception de la vie terrestre et la conscience aiguë de la réalité de la mort. Ceci est plus que le fatalisme typiquement méditerranéen dont les origines se trouvent dans la certitude que la splendeur ensoleillée du monde n'est qu'un moment fugitif voué à être anéanti par les ténèbres. Camus représente aussi le mouvement philosophique appelé l'Existentialisme[4], qui caractérise la situation de l'homme dans le monde en lui refusant toute signification personnelle, n'y voyant que l'absurdité. Le terme d'« absurde » revient souvent dans les écrits de Camus, à tel point que l'on peut l'appeler un leitmotiv de son œuvre, développé dans toutes ses conséquences morales sur le plan de la liberté, la responsabilité, et l'angoisse qui en résulte. Le mythe grec de Sisyphe, qui roule éternellement son rocher jusqu'au sommet de la montagne d'où il redescend sans cesse, devient dans un essai de Camus, un symbole succinct de la vie humaine. Mais Sisyphe, tel que Camus l'interprète, est heureux au fond de son âme, car l'effort même le satisfait. Pour Camus, l'essentiel ce n'est plus de savoir si la vie vaut d'être vécue, mais *comment* on doit le vivre, avec la part de souffrance qu'elle comporte.

Cette courte présentation ne me permet pas de parler plus longuement sur le développement intellectuel de Camus, fascinant à tous les égards. Il vaut mieux se référer aux œuvres où, à l'aide d'un art fait d'une totale pureté classique de style et d'une concentration intense, il a incarné ces problèmes de telle sorte que les personnages et l'action font vivre devant nous les idées, sans le commentaire de l'auteur. C'est là ce qui rend célèbre *L'Étranger* de 1942. Le personnage principal, employé dans un bureau du gouvernement, tue un Arabe par suite d'un engrenage d'événements absurdes ; puis, indifférent à son sort, il s'entend condamner à mort. Au dernier moment pourtant, il se ressaisit et sort d'une passivité qui frise la torpeur. Dans *La Peste*, 1947, roman symbolique d'une envergure plus grande, les personnages principaux sont le docteur Rieux et son assistant[5], qui luttent héroïquement contre la peste qui s'est abattue sur une ville d'Afrique du Nord. Dans son objectivité calme et précise, ce récit authentiquement réaliste reflète les expériences de la vie sous la Résistance, et Camus fait l'éloge de la révolte que le mal conquérant suscite dans le cœur de l'homme intensément résigné et désillusionné.

Tout récemment Camus nous a donné le remarquable récit monologué, *La Chute*, 1956, ouvrage qui démontre la même maîtrise dans l'art du récit. Un avocat français, qui fait son examen de conscience dans un bar d'Amsterdam fréquenté par les matelots, dessine son propre portrait, un miroir où ses contemporains se reconnaissent également eux-mêmes. Dans ces pages on voit Tartuffe serrer la main au Misanthrope au nom de cette science du cœur humain où la France classique excellait. L'ironie mordante, déployée par un auteur agressif obsédé par la vérité, devient une arme contre l'hypocrisie universelle. On peut se demander, bien sûr, où Camus veut en venir avec son insistance sur un

[4] Comme on le sait, Camus prenait à plusieurs reprises ses distances par rapport à l'existentialisme, voir par exemple son éditorial de *Combat* du 3 novembre 1944, *Camus à Combat*, p. 309 ; l'interview « Non, je ne suis pas existentialiste… », *Les Nouvelles littéraires*, 15 novembre 1945, *OC* II, p. 656 ; *Carnets*, *OC* IV, p. 1187, 1954 ; *ibid.*, p. 1212, 14 décembre 1954.

[5] Il s'agit sans doute de Tarrou.

sentiment kierkegaardien de culpabilité[6] dont l'abîme insondable se montre partout présent, car on a toujours l'impression que l'auteur est arrivé à un tournant dans son développement.

Sur le plan personnel Camus a dépassé de loin le nihilisme. Ses méditations austères et sérieuses sur le devoir de reconstruire inlassablement ce qui a été ravagé, et de rendre la justice possible dans un monde injuste, font de lui plutôt un humaniste qui n'a pas oublié le culte de l'équilibre et de la beauté grecs tels qu'ils lui ont été révélés sous la lumière éclatante d'été sur la côte méditerranéenne à Tipasa.

Actif et hautement créateur, Camus est un centre d'intérêt dans le monde littéraire, même au-delà de la France. Inspiré par un engagement moral authentique, il se consacre de tout son être aux grandes questions fondamentales de la vie, et certainement cette aspiration correspond au but idéaliste pour lequel le prix Nobel a été établi. Derrière son affirmation constante de l'absurdité de la condition humaine il n'y a aucune trace de négativité stérile. Cette vue des choses est soutenue chez lui par un impératif puissant, un *néanmoins*, un appel à la volonté qui incite à la révolte contre l'absurdité et qui, de ce fait, crée une valeur.

*

Avant ce discours, B. Karlgren, membre de l'Académie Royale des Sciences, s'est adressé à l'écrivain français : « M. Camus, c'est en tant qu'amateur d'histoire et de littérature que je m'adresse à vous en premier. Je n'ai ni l'ambition ni la témérité de prononcer un jugement sur le caractère ou l'importance de votre œuvre – des critiques plus compétents que moi l'ont déjà éclairée suffisamment. Mais permettez-moi de vous assurer que nous tirons une satisfaction profonde du fait que nous assistons ici à la neuvième occasion où le prix Nobel a été décerné à un Français. Surtout à notre époque, qui a tendance à diriger l'attention, l'admiration et l'imitation intellectuelles vers ces nations qui – en vertu de leurs ressources matérielles énormes – sont devenues des protagonistes majeurs, il reste néanmoins en Suède et ailleurs une élite suffisamment grande qui n'oublie pas, mais se rappelle toujours que dans la culture occidentale l'esprit français a depuis des siècles joué un rôle prépondérant et capital et continue à le faire. Dans vos écrits nous trouvons à un haut degré une manifestation de la clarté et la lucidité, la pénétration et la subtilité, l'art inimitable inhérent à votre langue littéraire, tout cela que nous admirons et aimons chaleureusement. Nous vous saluons comme un représentant authentique de cet esprit français merveilleux. »

Copyright © The Nobel Foundation 1957

Textes traduits de l'anglais par David H. Walker

[6] La question de la culpabilité se rencontre dans toute l'œuvre de Camus, voir l'article « Culpabilité » de Pierre-Louis Rey dans *Dictionnaire Albert Camus*, sous la direction de Jeanyves Guérin, Robert Laffont, 2009.

« Mais alors, quand papa est allé voir couper le cou à Pirette... »

Marie-Paule DURAND

C'est la question que pose Jacques Cormery, l'*alter ego* romanesque de Camus, à sa mère dans *Le Premier Homme (OC* IV, p. 787*).* Il essaie, à travers la « mémoire enténébrée » de celle-ci, de retracer le parcours de son père et, plus précisément, d'en savoir plus sur […]

> ce détail, qui, enfant, l'avait tant impressionné, qui l'avait poursuivi toute sa vie et jusque dans ses rêves, son père levé à trois heures pour aller assister à l'exécution d'un criminel fameux, il l'avait appris de sa grand-mère. Pirette était ouvrier agricole dans une ferme du Sahel, assez près d'Alger. Il avait tué à coups de marteau ses maîtres et les trois enfants de la maison. « Pour voler ? » avait demandé Jacques enfant. « Oui », avait dit l'oncle Etienne. « Non », avait dit la grand-mère, mais sans donner d'autres explications. On avait trouvé les cadavres défigurés, la maison ensanglantée jusqu'au plafond et, sous l'un des lits, le plus jeune des enfants respirant encore et qui devait mourir aussi, mais qui avait trouvé la force d'écrire sur le mur blanchi à la chaux, avec son doigt trempé de sang : « C'est Pirette ». On avait poursuivi le meurtrier et on l'avait trouvé hébété dans la campagne. […] Et, le soir où il entendit ce récit, Jacques lui-même, étendu au bord du lit pour éviter de toucher son frère avec qui il couchait, ramassé sur lui-même, ravalait une nausée d'horreur, en ressassant les détails qu'on lui avait racontés et ceux qu'il imaginait. Et, sa vie durant, ces images l'avaient poursuivi jusque dans ses nuits où de loin en loin, mais régulièrement, revenait un cauchemar privilégié, varié dans ses formes, mais dont le thème était unique : on venait le chercher, lui, Jacques, pour l'exécuter. Et longtemps, au réveil, il avait secoué sa peur et son angoisse et retrouvé avec soulagement la bonne réalité où il n'y avait strictement aucune chance qu'il fût exécuté. Jusqu'à ce que, arrivé à l'âge d'homme, l'histoire autour de lui fût devenue telle qu'une exécution rentrait au contraire parmi les événements qu'on peut envisager sans invraisemblance, et la réalité ne soulageait plus des rêves, nourrie au contraire pendant des années très [précises] de la même angoisse qui avait bouleversé son père et qu'il lui avait léguée comme seul héritage évident et certain. (*OC* IV, p. 788-789)

Ce fait divers traumatisant et fondateur, il suffit de se plonger dans la presse de l'époque pour en retrouver la trace et préciser les circonstances de la tragédie.

◄*Juan Vidal, 24 ans, dit Figuerette (Camus, intentionnellement ou non, a changé le nom, comme il le fait pour nombre de ceux qui sont évoqués dans* Le Premier Homme*), né de parents inconnus, est un Mahonnais, comme toute la famille maternelle de Camus, originaire de Minorque*

Présenté comme un « joyeux luron » — le père Coll ne dira-t-il pas au cours du procès : « C'était un rigolo, depuis quinze ans, c'est l'homme qui m'a fait le plus rire ! », avant de s'effondrer en proie à une crise nerveuse — il est employé épisodiquement comme ouvrier agricole dans la ferme Coll, à Birkadem, une commune de la banlieue sud d'Alger. Le 17 mai 1909, il vient chercher du travail mais Joseph Coll lui demande de repasser plus tard. Dans la nuit du 17 au 18, alors qu'il sait le père déjà parti au marché d'Alger vendre sa production, il égorge sauvagement Joseph, le fils aîné, un copain de son âge, puis la grand-mère maternelle de 86 ans, quasi-impotente, enfin le plus jeune fils, âgé de 13 ans, qu'il va extraire du lit sous lequel il s'était caché avec sa sœur. Puis il rassure et câline la petite Jeanne, 10 ans, pour lui faire avouer où est caché l'argent. C'est elle qui, pensant ne pas en réchapper, écrit avec le sang de son frère le nom de Figuerette sur le sol pendant qu'il fouille les meubles à la recherche de l'argent. Elle est sauvée par l'arrivée des voisins que sa mère, qui avait réussi à s'enfuir par une fenêtre, était allée chercher.

◄*Les rescapés de la tuerie : Joseph, Jeanne et Marguerite Coll née Olivès.*

Toute la presse, locale et nationale, relate « le triple assassinat de Birkadem ». Le choc est énorme dans la population algéroise et particulièrement dans la communauté mahonnaise dont font partie l'assassin et ses victimes.

Le 28 février 1910 s'ouvre aux Assises d'Alger le procès de Vidal présenté comme « le Troppmann algérien », en référence au meurtrier de huit membres d'une même famille en 1849.

Mais ce que, semble-t-il, la grand-mère de Jacques ne lui a pas dit, ou du moins Camus n'en parle-t-il pas, c'est que sa famille est apparentée à la famille Coll. En effet, quelques mois après le drame, le 27 novembre 1909, le neveu de la grand-mère, Michel Cardona, épouse Marie Joséphine Coll, nièce de Joseph Coll. Michel est le fils de la tante Jeanne et de l'oncle Joseph Cardona évoqués bien des années plus tard :

> Mais la tante Jeanne aussi était morte, la sœur de la grand-mère, celle qui assistait aux concerts du dimanche après-midi et qui avait résisté longtemps dans sa ferme blanchie à la chaux au milieu de ses trois filles veuves de guerre, parlant toujours de son mari mort depuis longtemps, l'oncle Joseph qui, lui, ne parlait que le mahonnais et que Jacques admirait à cause de ses cheveux blancs au-dessus d'un beau visage rosé et du sombrero noir qu'il portait même à table, avec un air d'inimitable noblesse, véritable patriarche paysan, à qui cependant il arrivait de se soulever légèrement au cours du repas pour lâcher une sonore incongruité dont il s'excusait courtoisement devant les reproches résignés de sa femme. (*OC* IV, p. 821)
>
> La tante Jeanne et l'oncle Joseph, beaux-parents de Marie Joséphine Coll. La proximité entre les familles est évidente. Pourquoi n'en dit-on rien à l'enfant Camus, et, plus tard, quand il interrogera sa mère ? La réponse est peut-être dans cette phrase de Camus : « Personne ne parlait plus d'eux. Ni sa mère ni son oncle ne parlaient plus des parents disparus. Ni de ce père dont il cherchait les traces, ni des autres. » (*OC* IV, p. 822)

Le procès dure trois jours au cours desquels la presse relève l'impassibilité du meurtrier : « Figuerette semble être le seul qui ne suive pas les débats dont sa tête est pourtant l'enjeu. À part un rapide battement de paupière animant de temps à autre sa physionomie, rien ne trahit la vie et la pensée qui habitent son corps[7]. » Comment ne pas penser alors à Meursault ?

Condamné à la peine capitale, « L'accusé entend la lecture de cet arrêt sans donner aucun signe d'émotion. Il proteste cependant, encore une fois, de son innocence[8]. » En effet, malgré les preuves irréfutables et son identification formelle par les deux survivantes, il n'avouera jamais ses crimes.

Moins de trois mois plus tard, la presse annonce l'exécution pour le matin du 25 mai, devant la porte de la prison civile d'Alger.

Dans *Le Premier Homme*, Jacques interroge sa mère :

> « Je croyais que papa et toi vous n'aviez jamais vécu ensemble à Alger ?
> — Non, non.
> — Tu m'as compris ?
> Elle n'avait pas compris. Il le devina à son air un peu effrayé comme si elle s'excusait et il répéta sa question en articulant :
> — Vous n'avez jamais habité ensemble à Alger ?
> — Non, dit-elle.
> — Mais alors, quand papa est allé voir couper le cou à Pirette.
> Il frappait sur son cou du tranchant de la main pour se faire comprendre.
> — Oui, il s'est levé à trois heures du matin pour aller à Barberousse.
> — Alors, vous étiez à Alger ?
> — Oui.
> — Mais c'était quand ?
> — Je ne sais pas. Il travaillait chez Ricome. » (*OC* IV, p. 787)

7 *L'Afrique du Nord illustrée* du 05/03/1910.

8 *L'Écho d'Oran* du 03/03/1910.

Effectivement, en 1910, Lucien Camus était caviste chez Jules Ricome, un important négociant en vins et le couple vivait 80 rue de Lyon dans le quartier Belcourt, où naît leur fils Lucien (comme son père) le 20 janvier. Cette même rue de Lyon où Catherine reviendra chez sa mère, avec ses deux fils, lorsqu'elle apprendra la mort de son mari, le 11 octobre 1914, frappé quelques jours plus tôt par un éclat d'obus à la tête.

> L'exécution se déroula à Alger devant la prison de Barberousse, en présence d'une foule considérable. Le père de Jacques s'était levé dans la nuit et était parti pour assister à la punition exemplaire d'un crime qui, d'après la grand-mère, l'avait indigné. (*OC* IV, p. 789)

Dans la nuit du 24 mai, Lucien avait en effet dû se lever très tôt pour aller jusqu'à la prison Barberousse, dans la Casbah, à une petite heure à pied de la rue de Lyon. Lorsqu'il y arrive, vers quatre heures du matin, il y a déjà foule devant la prison. « Un remous se produit dans la foule : c'est la famille Coll qui arrive au complet, avec parents et amis. Un ordre formel lui est signifié : elle ne sera pas admise à voir de près l'exécution[9]. » On peut penser que Lucien fait partie de ces « parents et amis » qui entourent la famille.

> Mais on ne sut jamais ce qui s'était passé. L'exécution avait eu lieu sans incident, apparemment. Mais le père de Jacques était revenu livide, s'était couché, puis levé pour aller vomir plusieurs fois, puis recouché. Il n'avait plus jamais voulu parler ensuite de ce qu'il avait vu. (*OC* IV, p. 789)

La presse, en effet, ne fait pas état de circonstances particulières : le condamné est livide mais son attitude est ferme. « Il voulait parler au public ; aussi protesta-t-il contre l'empressement de l'exécuteur des hautes œuvres qui le fit basculer ; sa tête ayant été engagée dans la lunette, le condamné se contorsionna ensuite vainement. À 4 h 24, justice était faite[10]. »

Se pose nécessairement la question : qu'est-ce qui provoque les vomissements du père ? Le spectacle de l'exécution ? Le souvenir ravivé du massacre de la famille, comme le petit Jacques qui ravale « une nausée d'horreur » à l'écoute de son récit ?

Ce souvenir, transmis par la mémoire familiale, Camus l'avait déjà évoqué à plusieurs reprises.

Dans *L'Étranger* en 1942 :

> […] une histoire que maman me racontait à propos de mon père. Je ne l'avais pas connu. Tout ce que je connaissais de précis sur cet homme, c'était peut-être ce que m'en disait alors maman : il était allé voir exécuter un assassin. Il était malade à l'idée d'y aller. Il l'avait fait cependant et au retour il avait vomi une partie de la matinée. Mon père me dégoûtait un peu alors. Maintenant je comprenais, c'était si naturel. (*OC* I, p. 205)

9 *L'Écho d'Oran* du 25/05/1910.

10 *L'Aurore* du 25/05/1910.

Dans « Réflexions sur la guillotine », essai paru en 1957 dans le volume *Réflexions sur la peine capitale* :

> L'affaire eut un grand retentissement. On estima généralement que la décapitation était une peine trop douce pour un pareil monstre. Telle fut, m'a-t-on dit, l'opinion de mon père que le meurtre des enfants, en particulier, avait indigné. L'une des rares choses que je sache de lui, en tout cas, est qu'il voulut assister à l'exécution, pour la première fois dans sa vie. Il se leva dans la nuit pour se rendre sur les lieux du supplice, à l'autre bout de la ville, au milieu d'un grand concours de peuple. Ce qu'il vit ce matin-là, il n'en dit rien à personne. Ma mère raconte seulement qu'il entra en coup de vent, le visage bouleversé, refusa de parler, s'étendit un moment sur le lit et se mit tout d'un coup à vomir. Il venait de découvrir la réalité qui se cachait sous les grandes formules dont on la masquait. Au lieu de penser aux enfants massacrés, il ne pouvait plus penser qu'à ce corps pantelant qu'on venait de jeter sur une planche pour lui couper le cou. Il faut croire que cet acte rituel est bien horrible pour arriver à vaincre l'indignation d'un homme simple et droit et pour qu'un châtiment qu'il estimait cent fois mérité n'ait eu finalement d'autre effet que de lui retourner le cœur. (*OC* IV, p. 127)

Sans ces liens familiaux qui unissaient la famille Camus et la famille Coll, peut-être Lucien Camus ne serait-il jamais allé assister à une exécution et l'enfant Camus n'aurait-il pas été hanté par ce « détail », unique mais ô combien capital héritage que son père lui ait jamais légué.

> Plusieurs journaux relèvent « la foule énorme » qui assistait à l'exécution et les « cris de mort » poussés à l'apparition du condamné. *L'Étranger* se termine sur ces mots : « Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine » (*OC* I, p. 213).

Les premières éditions en espagnol de *La Peste* et *L'Étranger*, d'Albert Camus*

Gabriel ROSENZWEIG[11]

Albert Camus a écrit ses célèbres romans *L'Étranger* en 1939 et 1940, et *La Peste* entre 1942 et 1946. La maison d'édition Gallimard les a respectivement publiés à Paris, en avril 1942 et en mai 1947. Très vite, les deux romans ont commencé à être transposés dans d'autres langues pour faire de Camus l'un des auteurs les plus traduits du XXe siècle.

Les premières éditions en espagnol ont été réalisées par les maisons d'édition Emecé et Sur, à Buenos Aires. Les Argentins Adolfo Bioy Casares (1914-1999), Bonifacio del Carril (1911-1994) et Victoria Ocampo (1890-1979), et l'Espagnole Rosa Chacel (1898-1994) en ont été les principaux acteurs. Les paragraphes qui suivent offrent une esquisse de l'histoire de ces éditions.

L'édition de *La Peste*

L'histoire de la première édition de *La Peste* remonte à la fin de l'année 1945, lorsque Victoria Ocampo a découvert « avec enthousiasme » la pièce de théâtre *Caligula* de Camus[12]. Alors qu'elle se trouvait à Mar del Plata, elle l'a traduite et, après avoir obtenu les droits de traduction par le biais de Roger Caillois[13], elle l'a publiée dans la revue *Sur*, dans les numéros de mars et d'avril 1946[14].

Peu de temps après, Ocampo s'est rendue à New York. Elle a appris que Camus s'y trouvait également et a assisté à la conférence qu'il a donnée à l'Université de

* L'écriture de cet article n'aurait pas pu être possible sans les généreux commentaires de Bonifacio del Carril fils et sans l'aide d'Eduardo Montequin, du Centre de Documentation Observatoire UNESCO – Bibliothèque Villa Ocampo. Je leur exprime ma gratitude et ma reconnaissance.

[11] Gabriel Rosenzweig (Mexico, 1957) est diplomate. Depuis mai 2018, il est ambassadeur du Mexique en Algérie. Il s'intéresse à la reconstitution des réseaux de diffusion de la littérature durant la première moitié du XXème siècle, dans divers espaces linguistiques. Il a édité plusieurs volumes de correspondance d'Alfonso Reyes. Ses articles comprennent, entre autres, « Las traducciones de Visión de Anáhuac » (Les traductions de Visión de Anáhuac) (Crítica. Revista Cultural de la Universidad Autónoma de Puebla, n° 167, octobre-novembre 2015) et "Historia de las primeras traducciones de novelas mexicanas 1928-1947" (Histoire des premières traductions de romans mexicains 1928-1947) (Literatura Mexicana, vol. XXIX, n° 2, Mexicoa, deuxième semestre 2018).

[12] Victoria Ocampo, « Albert Camus, francés y africano », *Sur*, n° 264, Buenos Aires, mai-juin 1960. p. 6. *Caligula* avait été publiée par Gallimard, à Paris en mai 1944.

[13] Lettres de Roger Caillois à Victoria Ocampo, [Paris], 5 janvier 1946 et [Paris], 14 janvier 1946, dans Odile Felgine, éd., *Correspondance Roger Caillois – Victoria Ocampo*, Paris, Stock, éd. 1997. p. 258 et 260. Ocampo et Caillois s'étaient connus à Paris début 1939. En juillet de cette même année, ce dernier a voyagé à Buenos Aires, invité par la première et y est resté jusqu'en janvier 1945. À son retour en France, il s'est joint à la maison Gallimard et a dirigé la célèbre collection « La Croix du Sud ». À partir de la publication de *L'Étranger* en 1942, cette maison d'édition a géré les droits d'auteur de Camus.

[14] Albert Camus, « Caligula », *Sur*, Buenos Aires, année XV, n° 137, mars 1946. p. 7-44 et n° 138, avril 1946, p. 63-92. Le nom du traducteur n'est pas mentionné. Ocampo avait fondé *Sur* en janvier 1931.

Columbia, le 28 mars 1946[15]. Le conférencier l'a si agréablement impressionnée qu'elle s'est rapprochée pour le saluer et lui a dit : « Je suis votre traductrice *Sur*. Buenos Aires. *Caligula*[16] ». C'est ainsi qu'est née une amitié qui s'est développée tout au long des jours qui ont suivi, qui s'est consolidée à Paris au deuxième semestre de cette même année et à Buenos Aires en août 1949, et a perduré jusqu'à la mort de Camus.

Lors d'une conversation, à New York ou à Paris, Camus a raconté à Ocampo qu'il écrivait *La Peste*. En plus de s'intéresser au roman, elle a exprimé le désir d'en publier un extrait dans la revue *Sur*. C'est ainsi qu'apparaît, dans le numéro correspondant au premier trimestre de l'année 1947, consacré à la nouvelle littérature française, la traduction de ce qui allait être le premier chapitre de la deuxième partie, intitulé « *Desterrados en La Peste*[17] ».

Ocampo a également proposé à Camus que la maison d'édition Sur publie la version espagnole de l'œuvre dès qu'elle serait terminée[18]. Preuve en est qu'en février 1947 ce dernier lui a demandé si elle voulait toujours qu'on lui réserve *La Peste*[19], et qu'en novembre de cette même année, Renée Thomasset lui a annoncé, au nom de Dionys Mascolo, responsable du département des droits d'auteur chez Gallimard, que cette dernière lui céderait les droits espagnols de *La Peste* contre « une avance de 350 Dollars (U.S.A.) à valoir sur des droits d'auteur de 8 % pour les 3.000 premiers exemplaires, 10 % de 3.000 à 8.000 exemplaires, 12 % ensuite[20] ». Gallimard et Sur ont

[15] La conférence s'intitule « La Crise de l'Homme ». Camus était arrivé à New York trois jours auparavant, invité par Blanche Knopf, l'épouse de son éditeur nord-américain, dans le cadre d'une tournée de plusieurs semaines à travers les États-Unis, et qui avait été financée par le Ministère des Affaires Étrangères français. Concernant le voyage de Camus aux États-Unis, voir Olivier Todd, *Albert Camus, une vie*, Paris, Gallimard, 1996. Collection Folio n° 3263, p. 550-568.

[16] Ocampo, *loc. cit*. Selon Caillois, à cette époque, Camus avait déjà une bonne impression sur Ocampo. En plus de connaître *Sur*, il avait lu son livre sur Thomas Edward Lawrence, qu'elle avait écrit en français [Victoria Ocampo, *338171 T. E.*, Buenos Aires, Sur, Éditions des Lettres Françaises, 1942]. Lettre de Roger Caillois à Victoria Ocampo, [Paris], 14 janvier 1946, en Felgine, *op. cit.*, p. 26.

[16] Ocampo, *loc. cit*. Selon Caillois, à cette époque, Camus avait déjà une bonne impression sur Ocampo. En plus de connaître *Sur*, il avait lu son livre sur Thomas Edward Lawrence, qu'elle avait écrit en français [Victoria Ocampo, *338171 T. E.*, Buenos Aires, Sur, Éditions des Lettres Françaises, 1942]. Lettre de Roger Caillois à Victoria Ocampo, [Paris], 14 janvier 1946, en Felgine, *op. cit.*, p. 26.

[17] Albert Camus, « Desterrados en La Peste », traduction de Lyly Cardahi de Ibáñez, *Sur*, Buenos Aires, année XVI, n. 147, janvier-mars 1947, p. 211-221. Ce même chapitre avait été publié fin 1943 dans l'anthologie *Domaine français*. Albert Camus, « Les exilés dans La Peste », dans Jean Lescure, éd., *Domaine français*, Genève, Éditions des Trois Collines, 1943, p. 37-47.

[18] Ocampo avait fondé la maison d'édition Sur en 1933, attachée à la revue du même nom. Sur a publié des œuvres d'auteurs hispaniques, ainsi que des traductions d'œuvres d'auteurs s'exprimant dans d'autres langues.

[19] Lettre d'Albert Camus à Victoria Ocampo, [Briançon], 4 février [1947], dans Elisa Mayorga et Juan Javier Negri, comps., *Victoria Ocampo – Albert Camus. Correspondance (1946-1959)*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 2019. p. 42.

[20] Lettre de Dionys Mascolo à Victoria Ocampo, Paris, 24 novembre 1947, signature autographe de Renée Thomasset, Buenos Aires, Centre de Documentation Observatoire UNESCO – Bibliothèque Villa Ocampo, Archive de la Fondation Sur, Buenos Aires, dans ce qui suit CDVO-AFS, PSURCDE 022 107/107.

signé le contrat correspondant en janvier 1948[21] et, deux mois plus tard, cette dernière a transféré à la première l'avance convenue[22].

On peut supposer qu'une fois qu'elle a eu la certitude que Sur disposerait des droits d'édition en langue espagnole, Ocampo ait confié la traduction à l'écrivaine Rosa Chacel[23] qui était arrivée à Buenos Aires en 1942, en qualité d'exilée de la guerre civile espagnole et faisait des traductions pour compléter ses revenus[24].

Tel que mentionné dans le colophon, la première édition en langue espagnole de *La Peste*, traduite par Rosa Chacel et publiée par la maison d'édition Sur, à Buenos Aires, a été terminée d'imprimer le 28 juillet 1948.

L'édition de *L'Étranger*

Il existe plusieurs lacunes dans la documentation pour reconstruire l'histoire de la première édition en espagnol de *L'Étranger*[25]. À partir des données disponibles, il est possible de supposer que le point de départ se situe vers la fin 1945 ou début 1946, c'est-à-dire peu après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, quand la maison d'édition argentine Emecé[26] a entamé la négociation avec Gallimard, à la demande d'Adolfo Bioy Casares, pour publier le roman dans la collection « La Puerta de Marfil », que dirigeaient Bioy Casares et Jorge Luis Borges[27]. Toutefois, la négociation n'a pas avancé à la vitesse que souhaitait Emecé. C'est pour cela que, vers juillet 1946, Bioy Casares a sollicité l'aide de Victoria Ocampo, sa belle-sœur, profitant du fait qu'elle se trouvait à Paris et qu'elle connaissait Camus. Il s'en est suivi que le 19 août 1946, ce dernier a manifesté à Ocampo, depuis le Château des Brefs, à l'ouest de la France où il terminait d'écrire *La Peste* :

> L'histoire Emecé-NRF-Sur ne dépend pas de moi. Gallimard et Emecé sont en correspondance. Consulté, j'ai donné mon accord et je pensais que l'affaire était faite. J'ai donc envoyé la lettre de votre beau-frère à la NRF (à propos, je fais de l'espagnol tous les soirs et je l'ai lue sans interprète)

[21] Lettre de Dionys Mascolo à Editorial Sur, Paris, 10 février 1958, signature autographe, CDVO-AFS, PSURCDE 022 76/107.

[22] Lettre d'Éditorial Sur à Gaston Gallimard, Buenos Aires, 24 mars 1948, copie carbone, CDVO-AFS, PSURCDE 022 104/107.

[23] Le dossier relatif à l'édition de *La Peste* qui est conservé au CDVO-AFS ne contient aucun document à ce sujet. Il n'y a pas non plus d'informations y afférent dans le fonds documentaire Rosa Chacel qui est conservé à la Fondation Jorge Guillén, à Valladolid, Espagne.

[24] Voir Lieve Behiels, « Rosa Chacel : novelista y traductora española exiliada », *Cuadernos de Traduçâo*, vol. 38, n. 1, Florianópolis, janvier-avril 2018. p. 47-64.

[25] Dans les archives de la maison d'édition Gallimard, toute la documentation antérieure à 1960 relative à la cession des droits de traduction des œuvres de Camus est introuvable. Communication d'Éric Legendre, de l'archive Gallimard, à Gabriel Rosenzweig, [Paris], 19 juillet 2020. De son côté, la filiale argentine du Grupo Planeta qui a acquis Emecé dit ne pas conserver l'archive de cette dernière. Communication de Beatriz Alejandra Palacios, du Grupo Editorial Planeta, à Gabriel Rosenzweig, [Buenos Aires], 8 janvier 2020.

[26] Emecé avait été fondée en 1939 par les espagnols Mariano Medina del Río, Álvaro de las Casas, Arturo Cuadrado et Luis Seoane, avec les fonds apportés par les frères Braun Menéndez, membres d'une famille fortunée du sud du Chili.

[27] Selon Daniel Martino, la collection « La Puerta de Marfil » a été publiée entre 1946 et 1949 et comprend 32 titres, presque entièrement d'auteurs de langue anglaise. Treize correspondent à des œuvres de Joseph Conrad. Voir <http://borgesdebioycasares.com.ar/images/04_bioy.pdf> (consulté le 4 juin 2020).

> en demandant qu'on réponde rapidement. Téléphonez vous-même de Paris à M. Mascolo pour presser encore les choses, ce sera mieux[28].

Emecé et Gallimard sont arrivés à un accord de cession des droits à une date antérieure à novembre 1947. C'est ce que met en évidence une lettre du 24 de ce mois, que cette dernière a adressée à la maison d'édition Sur afin de lui annoncer qu'elle lui enverrait le contrat pour qu'elle publie *La Peste* « après toutefois que, par correction, nous ayons averti l'éditeur Emecé qui a publié *L'Étranger*, de notre intention de vous céder ce nouveau livre d'Albert Camus[29].» À ce stade, Gallimard supposait que l'édition en espagnol de *L'Étranger* avait déjà vu le jour, ce qui n'était pas le cas. Que s'était-il passé ?

Bien que cela paraisse étrange, il semblerait qu'Emecé ait commandé la traduction avant que Gallimard ne lui cède les droits. Ceci découle du fait qu'en juillet 1946, lorsque Victoria Ocampo entreprenait de faire avancer la négociation entre les deux maisons d'édition, Camus lui a demandé

> d'intervenir auprès d'Emecé pour qu'il montre à la traductrice de *L'Étranger* les passages signalés par Caillois (j'envoie les épreuves par le même courrier). Dans l'ensemble, ce sont des erreurs minimes, mais qui touchent à la paraphrase. Et l'ironie du texte y disparaît. Serait-ce beaucoup vous demander que d'y veiller : je n'ai confiance qu'en vous[30].

Cela veut dire qu'en juillet 1946, non seulement le roman avait été traduit, mais qu'en plus, Roger Caillois en avait revu la traduction[31].

Cependant, et même si, à en juger par le commentaire de Camus, la traduction ne nécessitait que quelques ajustements, Emecé ne l'a pas utilisée. Bonifacio del Carril, qui a pris les rênes de la maison d'édition en 1947, a décidé d'en faire une nouvelle. Del Carril qui avait alors un doctorat en droit de l'Université de Buenos Aires, avait déjà fait incursion dans la politique et était en voie de devenir un illustre historien, éditeur, diplomate et bibliophile. Sa vision entrepreneuriale, conjuguée à ses qualités relationnelles, ont fait d'Emecé une des maisons d'édition les plus couronnées de succès du monde hispanique. En plus de celle de *L'Étranger*, on lui doit la traduction de *Le Petit*

[28] Lettre d'Albert Camus à Victoria Ocampo, Les Brefs par le Clion, 19 août [1946], en Mayorga y Negri, *op. cit.*, p. 22. La maison Gallimard a vu le jour en 1919 à partir des éditions de la Nouvelle Revue Française (NRF). Dès lors, la NRF et Gallimard représentent la même maison d'édition. Dans plusieurs éditions de cette dernière, les sigles NRF apparaissent. Il n'a pas pu être déterminé la raison pour laquelle Camus se réfère à Sur, et il n'est pas clair non plus si la lettre de Bioy Casares qu'il mentionne était adressée à Camus ou à Ocampo.

[29] Lettre de Dionys Mascolo à Victoria Ocampo, Paris, 24 novembre 1947, *loc. cit.* Le soulignement est le mien. On pourrait penser que les termes du contrat pour l'édition en espagnol de *L'Étranger* soient similaires à ceux du contrat pour l'édition de *La Peste*. Cette hypothèse devient plausible si l'on considère que, selon Alice Kaplan, en mars 1945 la maison d'édition Knopf à New York a offert 350 dollars pour le transfert des droits de l'édition anglaise. Alice Kaplan, *En quête de L'Étranger*, traduction de l'anglais de Parick Hersant, Alger, Barzakh, 2018. p. 198.

[30] Lettre d'Albert Camus à Victoria Ocampo, Paris, 19 juillet [1946], en Mayorga y Negri, *op. cit.*, p. 19-20.

[31] Jusqu'à présent, il n'a pas été possible d'identifier l'auteure de ladite traduction.

Prince, d'Antoine de Saint-Exupéry, qui a également été publié par Emecé et de laquelle cette maison d'éditon tirerait des millions d'exemplaires[32].

La publication de *L'Étranger* a accusé un retard supplémentaire. Emecé a décidé de ne pas l'inclure dans la collection « La Puerta de Marfil » parce qu'elle n'avait pas eu l'accueil escompté, et de la destiner à la collection « Grandes Novelistas » qu'il a lancée en 1949 sous la direction de l'exilé espagnol Ricardo Baeza.

L'impression de la première édition en espagnol de *L'Étranger*, traduite par Bonifacio del Carril et publiée par Emecé, a été achevée le 20 juillet 1949, c'est-à-dire un an après la publication de *La Peste* et peu de jours avant que Camus ne visite Buenos Aires[33]. Sur la quatrième de couverture, il est signalé que l'édition a été faite par Jorge Luis Borges et Adolfo Bioy Casares. Ceci est dû probablement au fait que, tel qu'il a déjà été mentionné, le roman avait été destiné à la collection « La Puerta de Marfil », qu'ils avaient dirigée.

Les premières éditions espagnoles de *La Peste* et de *L'Étranger*

Les premières éditions espagnoles de *La Peste* et de *L'Étranger* se sont faites à partir des éditions argentines et sont relativement tardives. Elles datent respectivement de 1957 et de 1958, étant donné que jusqu'à ces années-là, les œuvres de Camus étaient interdites en Espagne. La censure considérait qu'elles portaient atteinte à la moralité et aux bonnes mœurs[34].

Quand, en novembre 1949, la maison d'édition Editora y Distribuidora Hispano-Americana (EDHASA) a demandé l'autorisation à la Direction générale de la Propagande au sein du Ministère de l'Éducation Nationale d'importer 200 exemplaires de l'édition argentine de *L'Étranger*, la réponse avait été négative. Le censeur avait déclaré: « Il s'agit d'un exemple typique de littérature existentialiste. Tout le livre est un blasphème. Il est entièrement censurable[35] ». Une deuxième tentative connaîtra le même sort en janvier 1952[36].

La situation a changé avec l'annonce, le 17 octobre 1957, de l'attribution à Camus du prix Nobel de Littérature. Suite à cette annonce, les éditions Taurus ont demandé

[32] Ediciones Salamandra, qui fait partie du groupe éditorial Penguin Random House, continue de publier, à ce jour, la traduction de del Carril.

[33] Camus s'est rendu à Buenos Aires du 12 au 14 août 1949, dans le cadre d'une tournée en Amérique du Sud, promue par le Ministère des Affaires Etrangères français. Durant son séjour dans la capitale argentine, il a été l'invité de Victoria Ocampo et n'a participé à aucune activité publique en protestation aux restrictions à la liberté d'expression imposées par le régime du général Juan Domingo Perón. Eduardo Paz Leston, « Albert Camus, Victoria Ocampo y la Editorial Sur », dans Mayorga y Negri, *op. cit.*, p. 12 et Albert Camus, *Journaux de voyage*, texte établi, présenté et annoté par Roger Quillot, Paris, Gallimard, 2017. Col. Folio n. 5620, pp. 114-116. A cette occasion, Camus ne s'est réuni ni avec Bonifacio del Carril ni avec Adolfo Bioy Casares. Alors que le premier se trouvait en Europe, le second était confiné chez lui pour des raisons sanitaires. Il est à supposer que, dans d'autres circonstances, Emecé aurait profité de la présence de Camus à Buenos Aires pour lancer son édition de *L'Étranger*.

[34] Susana Cruces Colado, « Las traducciones de Camus en España durante el franquismo : difusión y censura », dans *Transitions. Journal of Franco-Iberian Studies*, vol. 2, Boulder, 2006, p. 82-113.

[35] *Ibid.*, p. 92.

[36] *Ibid.*, p. 93.

l'autorisation de publier *La Peste* et *L'Étranger*, en tirages de trois mille exemplaires chacun. La réponse a été positive dans le premier cas et négative dans le second[37].

Une fois qu'il a obtenu l'autorisation de publier *La Peste*, Taurus s'est adressé à la maison d'édition Sur pour acquérir les droits, ainsi que la traduction de Rosa Chacel. Les deux maisons d'édition sont arrivées à un accord avec la médiation de l'agence littéraire ACER[38]. Début décembre, Taurus communiquait à Sur son assentiment pour, d'un côté, lui payer 20 mille pesos argentins à titre de cession des droits ; et de l'autre côté, s'acquitter du paiement à Camus des droits d'auteur, à travers Gallimard, selon les conditions stipulées dans le contrat signé par Sur et Gallimard en janvier 1948[39].

L'édition espagnole de *La Peste* a été ensuite faite rapidement. Le colophon consigne qu'elle s'est achevée d'imprimer à Madrid le 9 décembre 1957.

Pour ce qui est de *L'Étranger*, la censure a finalement donné son assentiment pour l'édition espagnole le 10 mars 1958[40]. Toutefois, pour une raison qui n'a pas encore été déterminée, elle n'a pas été faite par Taurus mais par Ediciones Cid, avec l'accord préalable d'Emecé. Vraisemblablement, ses termes n'ont pas été très différents de ceux de l'arrangement entre Taurus et Sur pour l'édition de *La Peste*. L'édition espagnole de *L'Étranger* a vu le jour en 1958, avec une préface de María Ángeles Soler et l'indication expresse qu'elle avait été autorisée par Emecé[41].

Considérations finales

Les processus qui ont conduit aux premières éditions en espagnol de *L'Étranger* et de *La Peste* ont commencé presque au même moment. Le premier a toutefois été publié un an après le second. Cela est dû au fait que deux traductions de *L'Étranger* ont été réalisées, et que cette dernière est finalement sortie dans une collection différente de celle à laquelle elle était initialement destinée.

Comme ce qui s'est passé en Argentine, en Espagne, *La Peste* a également été publiée en premier, ensuite a été publié *L'Étranger*. Dans ce cas, en raison du fait que,

[37] *Ibid.*, p. 96. Taurus Ediciones avait été fondée en 1955 par Francisco Pérez González et Rafael Gutiérrez Girardot.

[38] Tel que lui-même le raconte, Francisco Pérez González a créé l'agence littéraire ACER (Argentine, Colombie, Espagne et Roumanie) à la même époque qu'il a fondé Taurus Ediciones. Il a ainsi créé à Madrid la maison de distribution de livres Hispano Argentina, qui a été le distributeur exclusif d'Emecé. Federico Ibáñez Soler, « Conversación con Francisco Pérez González », dans Felicidad Orquín, ed., *Conversaciones con editores en primera persona*, préface d'Antonio Basanta Reyes, Madrid, Ediciones Siruela, 2007. p. 76-77

[39] Lettre de la maison d'édition Sur à la Distribuidora Hispano Argentina, Buenos Aires, le 28 octobre 1957, copie carbone, CDVO-AFS, PSURCDE 022 86/107; lettre de la Agencia Literaria ACER à Editorial Sur, Madrid, le 2 novembre 1957, signature autographe, CDVO-AFS, PSURCDE 022 84/107; lettre de Editorial Sur à la Distribuidora Hispano Argentina, Buenos Aires, 20 novembre 1957, copie carbone, CDVO-AFS, PSURCDE 022 83/107; et lettre de Taurus Ediciones à Editorial Sur, Madrid, 5 décembre 1957, signature autographe de Francisco Pérez González, CDVO-AFS, PSURCDE 022 81/107 et 82/107.

[40] Cruces Colado, art. cit., p. 98.

[41] Brigitte Calixte a comparé l'édition argentine de *L'Étranger* de 1949 avec l'espagnole de 1958 et a détecté des différences minimes entre les deux versions. A son avis, ces différences sont dues au « désir d'éliminer certains argentinismes ». Brigitte Calixte, « Du soleil de l'Algérie à l'ombre de la censure franquiste : traduction et retraduction de *L'Étranger* d'Albert Camus », thèse de maitrise, *mimeo*, Ecole de Traduction et d'Interprétation, Faculté d'Études Supérieures et postdoctorales, Université d'Ottawa, 2008, p. 4 et 70-78.

bien qu'elles aient été demandées simultanément, les autorisations de les éditer ont été accordées séparément et à quelques mois d'intervalle, après l'attribution à Camus du prix Nobel de Littérature.

Victoria Ocampo a été impliquée à la fois dans l'édition de *La Peste* et dans celle de *L'Étranger*, bien qu'à des degrés différents. Alors qu'elle était l'artisane de l'édition du premier roman, elle a contribué à accélérer la négociation de la cession des droits entre Gallimard et Emecé dans le cas du second. Cela était dû, au-delà de ses relations avec Camus, au fait qu'elle était en France au deuxième semestre de 1946.

L'histoire des premières éditions en espagnol de *L'Étranger* et de *La Peste* est similaire à celle des premières traductions de romans latino-américaines en français et en anglais en ce qui concerne son origine. Les processus qui ont conduit à la traduction des unes et des autres ont été menés, non pas par les éditeurs originaux ou par les auteurs, mais plutôt par des tiers qui considéraient que les œuvres devaient être traduites, et qui ont fait beaucoup d'efforts pour y parvenir[42].

Traduit de l'espagnol par Imène Kibboua

[42] Voir, par exemple, le livre de Sylvia Molloy, *La diffusion de la littérature hispano-américaine en France au XXe siècle*, (Paris, Presses Universitaires de France, 1972) et, pour le cas spécifique des premières traductions de romans mexicains, l'article de Gabriel Rosenzweig, « Historia de las primeras traducciones de novelas mexicanas (1928-1947) », en *Literatura Mexicana*, vol. XXIX, n° 2, Mexico, deuxième semestre 2018, p. 173-216.

Massin à l'œuvre : la reliure au service du livre
ou
On a toujours un Massin chez soi

Guy BASSET

À Florence Codet[43]

« En matière d'illustration,
Camus ne m'a jamais beaucoup inspiré. »
Massin[44]

Cet aveu figure en commentaire de la première reliure d'éditeur composée par Massin pour les œuvres de Camus, ou plus exactement pour l'édition de *L'Étranger* parue en 1954 dans la collection du Club du meilleur livre.

Robert Massin dit Massin est mort le 8 février dernier, il était né en 1925. Il a mis sa vie au service du graphisme et de la typographie et nombre de livres portent directement son empreinte. Il avait notamment été formé par Pierre Faucheux dont on sait qu'il travailla à *Combat* dès septembre 1944 et intervint dans le nouveau design des publications Charlot à Paris au lendemain de la seconde guerre mondiale. Massin fut aussi pigiste à *Combat*, y compris peu de temps après le départ de Camus du journal : il fut ainsi envoyé spécial en Écosse fin juin 1947 et réalisa un entretien avec Joseph Zobel, écrivain originaire des Antilles en août 1947. La disparition de Massin est l'occasion de revenir sur son rapport à Camus et à ses œuvres…

Du vivant de Camus

1. À la date de 1953 est mentionnée la pochette de disque d'enregistrements de Camus parue dans la collection « Auteurs du XXe siècle », dirigée par Gilbert Sigaux et éditée par Jacques Canetti pour la maison d'édition Philips. C'est le treizième titre d'une collection « Auteurs du XXe siècle », qui avait publié précédemment Paul Léautaud, André Maurois, Julien Green, François Mauriac, Jean Cocteau, André Malraux, Jules Romains et Colette. La pochette, illustrée par Massin, comprend un texte de présentation de l'œuvre de Camus signé des seules initiales G.S. (Gilbert Sigaux), et une bibliographie de ses œuvres qui s'arrête en 1954.

2. Des œuvres de Camus paraissent au **Club du Meilleur livr**e dont Massin est directeur artistique : le club, filiale des éditions Gallimard et de la Librairie Hachette existait

[43] Dans le cadre des Lundis de la Bibliothèque de l'Arsenal (BNF Paris), que co-animait Florence Codet, Massin fut reçu le 15 Mai 2017. Ce fut sa dernière intervention publique.
Voir https://www.bnf.fr/fr/mediatheque/rencontre-avec-massin

[44] *Massin, catalogue raisonné de l'œuvre typographique*, 1948-1958, Ville de Chartres, 1998, p. 66.

depuis 1952. Jean-Étienne Huret en a retracé l'histoire et ses péripéties[45]. Le club était domicilié 3 rue de Grenelle à Paris.

- en 1954 (15 janvier) paraît *L'Étranger*, photographies de Patrice Molinard, toile blanche, achevé d'imprimer à 5000 exemplaires (+ 150). Fers originaux de Babouot[46] et gardes illustrées par Patrice Molinard. Le livre avait été imprimé sur vélin de Condat en caractères Didot 12 chez Tournon à Paris avec une reliure en toile blanche. C'est le numéro 41 de la collection, Camus n'est donc pas dans les premiers auteurs publiés, même s'il apparaît deux ans après la création de la collection.

Différents essais de silhouette de personnages ont été réalisés par l'équipe de Massin obtenus par agrandissement et déformation du personnage figurant sur la photographie. « Curieusement, c'est cette même image dont je me resservirai pour la couverture de *L'Étranger* dans *Folio* », dit Massin lui-même[47].

La même année, Massin avait réalisé la mise en page du livre de Jean-Paul Clébert, *Paris insolite*, qui comprenait 115 photographies de Patrice Molinard (1922-2002). Ce dernier avait aussi publié en 1952 des photos sur la Provence dans l'ouvrage de Marcel Rébeton.

- en 1955 c'est au tour de *La Peste*, suivie d'un texte inédit : « Exhortation aux médecins de la peste » (5 p.). C'est le numéro 78 dans la série « Romans », achevé d'imprimer le 15 janvier 1955. Fers et reliure de Babuot (Paris). Le livre avait été imprimé sur vélin de Grillet et Féau en caractères Didot 9 chez Tournon à Paris avec une reliure en toile. Et le tirage de l'édition a été sensiblement plus important que *L'Étranger* puisqu'il atteint 8.500 (+ 150). Figure sur la première page de couverture la reproduction pleine page en noir et blanc d'une gravure d'Holbein, représentant des danses macabres. L'identification de la gravure n'est pas donnée mais elle est parue dans *Les Simulachres & historiees faces de la Mort*, éditées à Lyon en 1538. Massin, comme Camus, ne semble pas s'être exprimé sur le choix retenu, qui répond bien à la problématique du roman.

- en 1958 (30 avril) *La Chute*, Fers de Piel. Le livre avait été imprimé sur vélin de Grillet et Féau en caractères Didot 12 chez Tournon à Paris avec une reliure en toile noire comprenant sur la première page de couverture, la représentation d'un décagone. C'est le numéro 164. Le tirage a été réduit à 7850 exemplaires (+ 150). La collection a connu son état de grâce dans les années 1952-1956 avant de connaître quelques difficultés.

Massin accordait un soin tout particulier à chacun des ouvrages, tant dans sa conception, sa reliure que dans le choix des caractères. On relèvera que, pour Camus, il a retenu le caractère Didot. Ce caractère classique à la longue histoire possède une élégance certaine qui incite à la lecture. Pour tous ces volumes la mise en page est de Massin[48]. On notera que si les reliures sont de teintes claires pour les deux premiers romans, c'est une

[45] Alban Cerisier, Jean-Étienne Huret. *Le Club du meilleur livre (1952-1963)*, Paris, Librairie J.-E. Huret, 2007.

[46] Depuis 1938, les éditions Gallimard ont pris une participation financière dans l'entreprise.

[47] Voir les reproductions présentées dans *Massin et le livre, la typographie en jeu*, Paris, Ensad / Archibook, 2007, p. 68-69 et notes 37-39. p. 15-16. Il faut souligner le mot curieusement, ce qui n'est pas fait dans le texte originel.

[48] Laetitia Wolf, *Massin*, Paris, Phaedon, 2007, p. 207 et 208.

couverture noire qui est retenue pour *La Chute*, et que le choix présidant aux couvertures est très différent.

En liaison directe avec ces publications, *Club*, le bulletin du Club du meilleur livre, publie :
- dans son numéro d'avril 1954 (n° 12), une note de Roland Barthes « *L'Étranger,* roman solaire » (p. 7)[49], texte devenu célèbre mais dont on note trop rarement qu'il parut douze ans après l'édition première du roman ;
- dans son numéro de février 1955 (n° 21) le texte de Roland Barthes[50] sur *La Peste* (« Annales d'une épidémie ou le roman de la solitude ») suivi de la réponse d'Albert Camus (voir *OC* II, p. 285). On peut en première approche être surpris que le texte de Barthes et la réponse de Camus paraissent dans le même numéro. En fait Camus a eu connaissance du texte de Barthes avant sa publication et a entrepris d'y répondre. Il écrit même à Barthes le 13 janvier 1955 en lui envoyant son texte qu'il ne veut pas voir publier sans son assentiment. Le directeur de la revue, Robert Carlier, proposait en effet de publier les deux points de vue en même temps[51].

On sait moins que les choses n'en restèrent pas là, puisque Roland Barthes répondit à Camus par une lettre du 4 février 1955 et que Camus dans une lettre du 8 février faisant suite à un appel téléphonique indiquait : « Il faut absolument publier la nouvelle lettre de Barthes dès l'instant où elle a été écrite ». De fait, ce nouveau texte de Barthes ainsi que la courte lettre de Camus parurent dans le numéro 23 de Club (avril 1955, « Réponse à Albert Camus »)[52]. Textes devenus célèbres mais dont on note trop rarement qu'il parut huit ans après l'édition première du roman.

Ce sont les trois seuls titres parus dans la collection. Théâtre, essais et nouvelles ne sont pas représentés dans cette série. Massin a dit de ce travail pour les clubs, lors d'un entretien : « Le volume n'était plus ce parallélépipède rectangle épais et inerte comme une brique mais bien une chose vivante dans laquelle nous nous efforcions d'introduire une troisième dimension[53] ».

3. la collection **Soleil**. Lancée par Gallimard, pour publier uniquement des titres du fonds Gallimard, la collection Soleil apparaît dans sa conception directement en concurrence avec certaines éditions Club. Elle est née chez Gallimard à la suite du passage à la vente en librairie des ouvrages du Club du meilleur livre. Robert Massin, mobilisé pour l'entreprise, commence à étudier la maquette en 1957. Mais cela n'alla pas de soi, comme

[49] Voir la réédition de ce texte par Jacqueline Lévi-Valensi, *Les Critiques de notre temps et Camus*, Paris, Garnier, 1970, p. 63 et Roland Barthes, *Œuvres complètes*, t. 1 (1942-1961), éd. E. Marty, Le Seuil, 1993, p. 398-400. Voir aussi la notice « Roland Barthes » par Marie-Christine Pavis, dans le *Dictionnaire Albert Camus*, Jeanyves Guérin dir., Paris, Robert Laffont, 2009, coll. « Bouquins », p. 75-76. Roland Barthes avait précédemment publié un article « Réflexions sur le style de *L'Étranger* » dans la revue *Existences*, revue trimestrielle de l'association « les étudiants en sanatorium », Centre universitaire de cure de saint Hilaire-du-Touvet, de juillet 1944, reproduit dans Roland Barthes, *op. cit.*, p. 60-63.

[50] Voir Roland Barthes, *op. cit.*, p. 452-456.

[51] Voir le texte intégral de la lettre, dans Roland Barthes, *Album, inédits, correspondance et varia*, Éric Marty éd., Paris, Les Éditions du Seuil, p. 116.

[52] Roland Barthes, *Œuvres…, op. cit.,* p. 479-480.

[53] Cité par Laetitia Wolf,*op. cit.*, p. 9.

il l'avoue lui-même : « Pour ma part, j'éprouvais un réel embarras à habiller de mes maquettes des œuvres contemporaines qui faisaient déjà figure de classiques, s'agissant de Gide, de Malraux ou de Camus[54]. » Ce fut Gaston Gallimard qui trouva le nom de la collection. Les ouvrages sont tous au format 140 x 205 et reliés en toile de couleur. Certains volumes étaient protégés par un rhodoïd transparent que l'on ne trouve plus que rarement dans les volumes présents dans le commerce d'occasion.

- Le premier titre de la collection est *L'Exil et le Royaume* avec un dépôt légal du 1er trimestre 1957, mais diffusé en fait en octobre 1957 avec une reliure rouge, et papier de garde vert clair.

Un bulletin de publicité annonçant les publications à paraître jusqu'à fin décembre 1957 donne le cadencement des publications (3 titres parus en octobre, 2 en novembre et 2 en décembre). Il donne une idée de l'accueil de la collection et du premier titre puisque *L'Exil et le Royaume* y est annoncé « épuisé », moins de trois mois après le lancement de la collection,

- en 1958, *La Peste* (n° 8) qui fut aussi réimprimé à 8000 exemplaires : des tirages complémentaires furent réalisés en 1966 et 1968,

- en 1958, (2ème trimestre) *L'Homme révolté* (n° 13), tirage à 5100 exemplaires, réimprimé (au moins) à 4.000 exemplaires, une réédition en 1967,

- en 1958, *L'Étranger,*

La parution de trois titres de Camus dans cette collection est intervenue peu après l'attribution du Prix Nobel à l'écrivain,

- en 1959 (3ème trimestre), *Noces, L'Été,* (numéro 24).

Après la mort de Camus :

3 bis. Les publications de Camus se poursuivirent dans la collection **Soleil** après la mort de Camus.
Ce furent :
- en 1960, *La Chute* (n° 42 comme indiqué dans le volume), tirage à 5100 exemplaires,
- en 1961, *Le Mythe de Sisyphe* (n° 59) et *Le Malentendu-Caligula* (n° 61),
- en 1962 (deuxième trimestre 1962), le premier tome des *Carnets* (n° 100), tiré à 7100 exemplaires,
- en 1964, (quatrième trimestre) le deuxième tome des *Carnets* (n° 156), tiré à 8100 exemplaires,

Les *Carnets* parurent donc dans cette collection dans la foulée immédiate de leur première publication dans la collection Blanche, avec un tirage plus important pour le deuxième tome (faisant suite au succès du premier dans la collection ?).
- en 1966, *Les Justes* (n° 192),
- en 1967, *L'État de siège* (n° 227).

[54] Cité par Alban Cerisier, *op. cit.*, p. 152.

Toutes les œuvres de Camus, à l'exception des *Actuelles,* des adaptations et du livre sur la peine capitale parurent donc en moins de dix ans dans cette collection, au total 12 titres de Camus.

De nombreux titres d'autres auteurs Gallimard y furent publiés. La collection s'arrêta en 1979 avec 344 titres parus : 71 auteurs français, 17 étrangers, 288 titres en français contre 45 traductions. *L'Étranger* semble le titre qui ait été le plus vendu avec 24.000 exemplaires. Il s'est vendu, dans la collection, trois millions de titres[55].

Les couvertures de la collection sont construites autour des couleurs de l'arc-en-ciel et chaque auteur a sa couleur. C'est un rouge orangé qui a été retenu pour les volumes Camus. Signification d'un engagement de l'auteur à gauche ?

4. la collection Idées :

C'est Massin qui a créé la couverture de la collection. Et c'est *Le Mythe de Sisyphe* de Camus qui inaugure la collection, étant publié 10 décembre 1961. Massin signale que la parution de cet ouvrage dans la collection Idées entraîna une augmentation des ventes dans les autres collections où le titre était présent (*Essais, La Pléiade, Soleil)*[56].

L'Homme révolté est aussi publié dans la collection en 1963 (n° 36).

5. la collection Folio :

C'est Massin qui a créé la collection en 1971, son format, différent de celui de la collection *Le Livre de Poche* (10,8 X 17 ,8), adopté dans de nombreux pays et sa couverture. « Un fond blanc (d'importance inégale, mais qu'on retrouve toujours) ; une typographie en Baskerville old space, toujours disposée en haut, mais dont les corps peuvent varier suivant la longueur des titres ; un label dont l'emplacement est immuable […]. Au contraire, l'image bénéficiera de la plus grande liberté[57] », le tout déterminé par la typographie. La couverture doit être comme une affiche, confesse ailleurs Massin. L'objectif était de faire « différent ». Finalement la couverture de Folio s'est imposée et a obligé les autres éditeurs à changer leurs couvertures.

Malraux exigea que *La Condition humaine* soit le Folio numéro 1. Camus sera le numéro 2. *L'Étranger* paraît donc le 20 décembre 1971, avec fonds blanc, qui a été selon le témoignage la plus grande originalité. La première de couverture est imprimée en quadrichromie et la mise en couleur a été effectuée par Alexis Oussenko (1922-2019). La politique éditoriale de Gallimard avait été d'éditer dans la nouvelle collection Folio, après la rupture avec *Le Livre de Poche*, dans un délai d'un à deux mois après leur épuisement dans cette dernière collection. Les deux titres de Malraux et de Camus s'avéraient donc devoir être épuisés à l'automne 1971.

[55] *Gallimard, un siècle d'édition*, Alban Cerisier et Pascal Fouché dir., Paris, Gallimard/BNF, 2011, p. 380.

[56] Massin « "Folio": les avatars d'une couverture » (auto-interview), *Communication et langage,* n° 13, mars 1972, p. 113. Il donne les tirages en 1973 de 400.000 exemplaires en collection *Idées* et de 100.000 en collection *Essais,* et dans *Le Livre de poche* 2 millions pour *L'Étranger,* 1.900.000 pour *La Peste.*

[57] Massin, art. cit., p. 116.

La couverture originaire de *L'Étranger* finira par évoluer avec le temps, ce que n'excluait pas Massin dès 1973. Son intention était de modifier certaines couvertures dans les « deux ou trois ans à la faveur d'une réimpression ».

6. Les Œuvres Complètes

Massin a participé à l'édition des Œuvres complètes d'Albert Camus dans l'édition numérotée du Club de l'Honnête Homme, qui comprend des préfaces de Roger Grenier et comporte neuf volumes[58]. Un document publicitaire avait été réalisé avant le lancement de l'édition. Le Club de l'Honnête Homme était domicilié 32 rue Rousselet, Paris 7. L'édition est reliée avec des titres gravés à l'or fin par les ateliers Mellotée à l'aide de fer originaux. Le premier volume a été achevé d'imprimer en juillet 1983, le neuvième et dernier en octobre 1984. Cette édition est tirée à 6 250 exemplaires, dont 250 sur vélin de Rives, 6000 sur vergé et 60 hors commerce pour les collaborateurs. Ces papiers ont été spécialement fabriqués pour cette édition par les Papeteries Arjomeri-Prioux. L'édition a été imprimée en Garamond chez Darantière pour la typo et chez Genèse pour les illustrations qui figurent en fin de volume et ont été réunies par Simone Lambin. Malgré son fort tirage, cette édition est relativement peu connue et les préfaces de Roger Grenier sont fort peu citées dans la critique camusienne. La dernière page de chaque volume indique que l'édition a été réalisée d'après les maquettes de Massin, les premiers volumes signalent que « le numéro de cette collection figurera dans le dernier volume », mais la promesse ne semble pas avoir été réalisée. La plupart des répertoires des œuvres de Massin semblent oublier cette réalisation qui, pourtant, porte explicitement le nom de Massin à la fin des volumes. Cette omission est très curieuse : mention inexacte de l'éditeur (cela semble peu probable par la présence dans tous les volumes), reniement de Massin lui-même ou plus prosaïquement oubli involontaire qui se serait perpétué d'un répertoire à l'autre ? La question reste en suspens.

7. Pour le compte de France Loisirs, Massin a conçu la couverture du *Mythe de Sisyphe*, en 1989 dans la collection Bibliothèque du XXe siècle avec une préface de Bertrand Poirot-Delpech.

Mais le rapport de Massin à Camus ne s'arrête pas aux œuvres même de Camus, il s'étend aussi à la mise en scène, pourrait-on dire, d'études sur Camus et son œuvre. Sans compter les rééditions de certaines études sous un autre format, comme par exemple le livre de J.-C. Brisville reparaissant abrégé dans la collection (de poche) de la nouvelle « Bibliothèque idéale » dont Massin avait dessiné la couverture, il faut signaler, pour leur importance, deux publications :

- le 20 juillet 1970 la réédition du livre pionnier de Roger Quilliot, *La Mer et les prisons* dans une version corrigée et augmentée. Ce premier livre consacré à Camus par

[58] Voici la composition des neuf volumes : tome 1 *L'Étranger, Le Mythe de Sisyphe, Caligula, Le Malentendu,* tome 2 *La Peste, L'État de siège, Les Justes,* tome 3 *L'Homme révolté,* tome 4 *La Chute, L'Exil et le Royaume, Réflexions sur la guillotine, Essais critiques,* tome 5 *Lettres à un ami allemand, Actuelles I, II, III,* tome 6 *Carnets, tome 7 Journaux de voyage, L'Envers et l'Endroit, Noces, Révolte dans les Asturies, La Mort heureuse, Appendices,* tome 8 *Discours de Suède, Les Esprits, La Dévotion à la croix, Un cas intéressant, Requiem pour une nonne, Le Chevalier d'Olmedo,* tome 9 *Les Possédés, Correspondance Camus-Grenier*.

Gallimard en 1956, paraît de nouveau et sa nouvelle couverture lui donne une physionomie moins austère.

- enfin en 1990, l'IMEC qui a reçu récemment en dépôt le Fonds Camus, confie à Massin la réalisation du catalogue d'une exposition (13 octobre au 9 novembre) que cette institution avait organisée autour de *L'Étranger*. La couverture est explicitement signée Massin, ajoutant « d'après Fontanarosa ». Massin réinterprète ainsi la couverture de la première édition du roman dans la collection « Le livre de Poche » (1959), en triplant la représentation du personnage, pour faire mieux apparaître sa complexité[59]. Le volume met en pages un certain nombre d'illustrations, dont des couvertures des éditions françaises comme des traductions du livre.

À partir de 1958, Massin commença à travailler régulièrement pour les éditions Gallimard avant d'y être recruté. Il n'a que très brièvement évoqué les contacts qu'il a pu avoir à cette époque avec Camus. « On apprend la mort de Camus. Il avait son bureau à l'étage au-dessus du mien. […] Quant à sa secrétaire, le bureau jouxte le mien[60] ».

Massin avait aussi réalisé en mai 1949 une interview de Steinbeck qui était parue dans *Gavroche* sous le titre « En Amérique mes livres touchent le peuple ». À sa question « Et Camus ? » « John Steinbeck s'excuse : « Je ne le connais pas[61] ».

* * *

[59] Voir ma note « Camus dans *Le Livre de Poche* » (http://webcamus.free.fr/oeuvre/livrepoche.html, version légèrement corrigée de *Bulletin de la Société des Études camusiennes*, n° 66, avril 2003, p. 42-43 (en ligne sur le site .http://www.etudes-camusiennes.fr/category/sec/bulletins/).

[60] Massin, *D'un moi à l'autre*, Paris, Albin Michel, 2016, p. 32.

[61] *Idem*, p. 201.

Rencontre avec Nathalie Peauger, relieure à Orléans

La reliure recommande un livre.
Il faut qu'un livre rappelle son lecteur,
comme on dit que le bon vin rappelle son buveur.
Il ne peut le rappeler que par l'agrément.
Un certain agrément doit se trouver même dans les écrits les plus austères.

Joseph Joubert

Carnets tome 1, 1 avril 1797 [62]

Relieure et restauratrice de livres, Nathalie Peauger a créé sa propre entreprise en 2009 et s'est installée au 2 allée du Clos vert à Orléans en mai 2015. Après des études, CAP de reliure en 2006 à l'École des Beaux-Arts de Versailles et au CFRPE (Centre de Formation de Restauration du Patrimoine Écrit) de 2010 à 2012, elle a été lauréate de plusieurs prix dont celui de la reliure d'art de la Bibliothèque Interuniversitaire de Montpellier en septembre 2014 et le troisième prix du concours de reliure (Orléans, 2007).

Il faut venir voir Nathalie Peauger dans son atelier, dans cet espace limité, une petite pièce dans un ensemble qu'elle partage avec quatre autres artistes, principalement peintres : cette proximité se fait dans le dialogue quotidien et la stimulation mutuelle.

Il faut la voir virevolter, le livre qu'on lui apporte, à la main au fur et à mesure qu'elle élabore le projet et aller chercher aux quatre points de la pièce, telle ou telle chute, telle ou telle documentation qu'elle pose délicatement sur sa petite table de travail. L'œil, indispensable en reliure, fait le reste, et, procédant par essais, erreurs, il faut parfois un vrai travail entre le commanditaire et la relieure pour conclure le projet. Son impressionnant échantillonnage de papier dont certains qu'elle compose elle-même fait vibrer son atelier d'un kaléidoscope de couleurs chatoyantes. Ne lui demandez pas trop de travailler le cuir, elle accepterait (notamment pour des restaurations), mais elle n'oublie pas qu'il est toujours la relique d'un animal mort.

C'est bien, selon le joli nom de son entreprise, « L'écrin des écrits *» qu'elle veut réaliser pour mettre en valeur chaque livre confié* : *reliure, comme coffret qui doit désormais faire partie intégrante du livre. Nathalie Peauger travaille aussi bien pour des institutions* (*Bibliothèque de Fontainebleau…*) *que pour des particuliers, attentifs à protéger leurs livres ou leurs documentations diverses, notamment les gravures, et réalise des coffrets pour des livres d'artistes. La revue professionnelle* Arts et Métiers du Livre *lui a consacré un long article en mai-juin 2016. Et pour mieux connaître ses productions, un petit tour sur son site internet s'impose.*

Guy Basset

[62] Citation présente sur le site de Nathalie Peauger, http://www.ecrindesecrits.fr/

Vous venez d'achever la reliure d'un exemplaire du premier tirage en 1942 de *L'Étranger* d'Albert Camus. Quelle impression cela fait-il d'avoir ainsi en main un tel volume, imprimé dans du papier de médiocre qualité (papier de guerre), quand les seuls souvenirs que vous aviez de ce livre remontaient à votre scolarité dans le secondaire ?

J'essaye de relier chaque livre avec le même soin, le même respect sans me soucier de sa valeur sur le marché de la bibliophilie. Je suis davantage touchée par l'histoire qui entoure le livre et la démarche du client qui me confie le travail. J'aime écouter le client me parler de son livre. Cela dit, avoir cet exemplaire de *L'Étranger* dans les mains m'a donné envie de bien faire, d'être encore plus à l'écoute.

Que représente pour vous *L'Étranger* ?
Pour relier le livre, j'ai tenté de le relire car je l'avais lu il y a une vingtaine d'années et mes souvenirs étaient trop vagues. Je me souviens avoir lu Camus à l'époque où je prenais le train quotidiennement pour aller à l'école des Beaux-Arts de Versailles ! Une jolie boucle se ferme. *La Peste* et *La Chute* m'ont beaucoup marquée. Ainsi que *L'Exil et le Royaume*. Pour autant, avec les années les souvenirs liés à ces lectures sont devenus très évanescents.
La re-lecture de *L'Étranger* a été pour moi un peu fastidieuse… Il m'a été très difficile d'être en résonance empathique avec le personnage principal, je ne me sentais pas à l'aise. Je ressentais une forme de dégoût. En revanche, m'est restée à l'esprit l'atmosphère d'Alger, des couleurs, des sensations corporelles (chaleur, lumière...) comme si j'y étais déjà allée. Et finalement c'est cette « matière » qui a été pour moi une source d'inspiration ainsi que la question de l'identité évanescente.

Vous avez pris du temps pour réaliser cette reliure ? Pourquoi ? Par quelles étapes êtes-vous passée ? Lecture et relecture du livre ? Recherche d'études sur l'œuvre ? Consultation d'autres reliures de *L'Étranger* dans des formats ou éditions différents ? Quels ont été vos choix techniques ?
Cette reliure aura mis un an à naître… Cela a commencé par le passage du client à l'atelier qui m'a parlé de son envie. Ensuite, il y a eu pour moi un travail de recherches (lecture du livre ou lecture d'articles sur le livre, le client m'avait amené un catalogue de reliures de *L'Étranger*…). Puis j'ai laissé décanter, j'aime comparer le processus de création à celui du compost. J'apporte la matière, je referme le couvercle, je mélange de temps en temps et je laisse maturer avec l'espoir d'obtenir un terreau fertile, plein de vie ! J'ai ensuite mis les mains à la pâte… puisque l'idée suggérée au client était de fabriquer un papier pour la réalisation de la reliure.
J'aime attendre le bon moment (me sentir alignée, en phase) pour travailler avec mon cœur sur mes différentes commandes. Il y a un jour où, lorsque j'arrive à l'atelier, je sais que c'est le bon moment pour tel ou tel projet. Le jour de *L'Étranger* est arrivé.
J'ai d'abord compilé des chutes de papier dont les couleurs m'évoquaient l'atmosphère d'Alger. Je les ai ensuite déchirées à la main en petits morceaux. Pour les mettre à tremper dans une bassine. Au bout de quelques jours, j'ai travaillé cette matière à la main en la malaxant pour obtenir une pâte à papier. Je me souviens que j'écoutais l'album « Ouï » de Camille… Puis j'ai laissé reposer cette pâte, ce qui n'est pas nécessaire mais je partais plusieurs jours sur Ouessant en plein mois de novembre pour sentir la force des éléments en présence là-bas. Je suis revenue et j'ai entamé la fabrication des feuilles. C'était un temps de création très intuitif, c'est très plaisant de mettre son cerveau dans un état de conscience modifiée et de se laisser porter par cet état.
J'ai présenté les feuilles ainsi créées au client. Et nous avons ensuite défini ensemble la suite des événements.
Je suis partie sur une structure de reliure type Bradel à plats rapportés. Cette technique m'a semblé la plus adaptée au format du livre et au décor que je souhaitais mettre en place. De plus, cette reliure offre une excellente ouverture et elle est bien moins interventionniste qu'un passé-carton (reliure traditionnelle).

Quelles difficultés avez-vous rencontrées ? Format du livre ? État du papier ? …
Le format est assez petit pour exprimer un décor et en même temps j'ai fait avec. C'est toujours comme ça en décor du livre : la créativité est limitée par le support que représente le livre dans sa forme comme dans son fond.

Vous avez beaucoup discuté avec votre client qui était très exigeant ? Qu'est-ce qu'il vous tenait à cœur de faire passer ? Plus précisément dans la conception de la couverture.
J'ai été très touchée par le client et sa femme, je n'ai pas senti d'exigences… et tant mieux car ce n'est pas le mode relationnel que je préfère. Nous avons dialogué et de ce dialogue a émergé le décor.
J'avais à cœur de fabriquer moi-même la matière (nous avons au départ pensé à l 'emploi de « cuir » végétal puis finalement nous nous sommes orientés sur le papier). Et j'avais également à cœur que les matières employées soient d'origine modeste : chutes de papiers de l'atelier et chutes de cuir.
Car le livre en lui-même m'évoquait une grande forme d'humilité : par le papier de mauvaise qualité (papier fabriqué pendant la seconde guerre mondiale) et par la couverture très familière des NRF.
Et puis, c'est souvent de cette manière que je raisonne pour mes créations… L'humilité de la ressource. J'aime le réemploi des matières pour honorer le cycle de la vie.
Pour l'aspect esthétique de la reliure, j'ai souhaité mettre en place un décor qui se présentait sous forme de mosaïque de papier... plus ou moins digéré, « composté » : avec le papier que j'avais fabriqué. J'avais stabilisé différentes étapes de la fabrication de mes feuilles. C'est l'aspect strates sédimentaires dont on arrive plus ou moins à déterminer l'origine qui m'intéressait. Pour suggérer l'évaporation de la mémoire identitaire du personnage principal jusqu'à devenir une page blanche sans résonances émotionnelles... Étranger à soi-même.
Je remercie très chaleureusement le client de m'avoir laissée travailler comme je le sentais. C'est une chance fabuleuse que de pouvoir s'exprimer sans composer avec les envies du client qui peuvent être en contradiction avec les miennes.

Était-ce la première fois que vous reliiez un livre de Camus ? Une première édition ou une édition originale d'un auteur ?
Lorsque j'ai appris la reliure à l'École des Beaux-Arts de Versailles, nous devions nous-mêmes nous procurer nos livres-supports. J'ai relié ainsi *La Peste*... en demi-chagrin car c'était la reliure que nous devions apprendre alors. J'ai toujours ce volume. J'ai eu aussi l'occasion de relier un ouvrage édité par Camus avec des dessins : *La Ville chante* de Christian de Gastyne aux éditions Cafre (Camus-Fréminville).
Non, ce n'est pas la première fois que je relie une première édition ou une édition originale. En même temps, j'avoue ne pas être très attentive à cela. Ce qui m'intéresse, c'est la démarche du client et d'entendre le sens de sa demande. Je suis toujours très touchée de sentir l'affect, d'écouter l'histoire qui entoure un livre.

Auriez-vous envie de relier d'autres titres ou d'autres éditions de Camus ?
Oui, et en même temps je ne pose pas cette question. J'aime penser que tout ce qui m'arrive à l'atelier est juste et j'aime accueillir les hasards et coïncidences.

La reliure de *L'Étranger* me laisse plein de jolis souvenirs : les mains dans la pâte à papier, la naissance des feuilles, les rencontres successives avec le client et sa femme pour échanger et faire évoluer ensemble le projet, la parure du cuir, la création de la mosaïque de papier (comme une mémoire fragmentée), la couture du livre....

Quelles sont les réalisations dont vous êtes le plus fière ?

Je suis fière de certaines reliures… J'ai bien aimé relier une série de livres de Céline que me confiait l'enthousiasme du lecteur.

Et en même temps, depuis quelques années, je sens que je suis moins en quête de reconnaissance de mon travail. J'aime parler et montrer, aux personnes qui passent, l'atelier, les projets en cours, car c'est ce à quoi je décide de passer mon temps. Je suis très souvent enthousiasmée par ce que je fais ; alors j'ai souvent envie de partager.

Je me sens surtout fière du chemin parcouru… au sein de mon atelier, de mon activité professionnelle. Par exemple, je suis ravie de constater que petit à petit je lâche le perfectionnisme qui m'a guidée pendant des années. C'est empoisonnant d'avoir l'insatisfaction, l'autocritique sans cesse au détour d'un travail effectué.

Je suis ravie des échanges que je parviens à avoir la plupart du temps avec mes clients. La qualité du lien. Souvent lorsqu'ils partent, il reste encore quelque chose d'eux à l'atelier lorsque je reviens à ma table de travail et je suis touchée au plus profond de mon être par leur beauté. Souvent je suis émue : je ris seule en y repensant ou j'ai parfois les larmes aux yeux. J'aime les livres. J'aime les humains qui sont derrière et les entourent (en tant qu'écrivain, éditeur, artisan, propriétaire...).

Je suis ravie d'être ma propre cheffe, de pouvoir subvenir à mes besoins en faisant chaque jour ce que j'aime, dans un lieu que j'aime, entourée des gens que j'aime.

Je ressens beaucoup de joie à travers la multitude des gestes nécessaires à la fabrication d'un livre relié. Les jours ne sont pas égaux. J'aime ces moments où je me sens concentrée, recueillie et où je laisse aller ma main. J'aime aussi, les jours où je ne me sens pas de relier, de pouvoir m'écouter et rentrer chez moi plus tôt... en étant convaincue que c'est la meilleure décision à prendre plutôt que de se forcer.

Témoignage

Employée à la librairie d'Edmond Charlot, « Aux Vraies Richesses », en 1946

Simonne Le BOULICAUT

Simonne Le Boulicaut, née Rème, est née le 31 août 1923 à Philippeville en Algérie où son père était ingénieur des Ponts et Chaussées. Encore enfant, elle vient habiter Alger avec sa famille et se marie en 1945 avec un Breton né à Vannes. En octobre 1946, elle intègre la librairie de Charlot. Aujourd'hui, âgée de 97 ans, elle nous raconte ce moment significatif :

Depuis plusieurs mois déjà nous évoquions un projet commun : tenir une librairie. En somme, nous nous cherchions, nous étions des jeunes mariés. Loulou avait trouvé après sa démobilisation une place de chef des achats chez Brossette (qui existe toujours). En bon communicant, il commençait à connaître pas mal de monde jusqu'au jour où il eut l'occasion d'exprimer notre projet à un ami qui avait un ami dans l'édition. L'affaire alla très vite, je fus convoquée et l'ami me présenta à Edmond Charlot, libraire aux « Vraies Richesses », rue Michelet, au centre chic d'Alger. Je dois préciser que ce monsieur Charlot était également éditeur à Paris et qu'il venait d'éditer Camus. Et il m'embaucha comme stagiaire.

Nous voilà donc tous deux en activité, partant le matin à bord de notre moto d'occasion, pour rentrer le soir, fatigués mais si heureux. Edmond Charlot était très pris par son travail d'éditeur, aussi avait-il nommé une directrice que je trouvais très maîtresse d'elle-même, fumant souvent une cigarette. C'était une très belle jeune femme, élégante même, qui aimait les hommages des hommes. L'un d'eux, avocat, lui faisait le baisemain. Je me déplaçais donc dans l'ombre de cette personne, étudiant avec application tous les rangements possibles. Cet avocat, maître Cuneo, me fit le baisemain dès qu'il me connut. La librairie se composait d'un local en forme de couloir. Le mouvement y était constant, les déplacements difficiles. La mezzanine était réservée aux ouvrages de luxe et aux reproductions d'art. En tant qu'ancien élève du grand lycée Bugeaud, Charlot recevait souvent ses professeurs avec lesquels il avait des conversations sans fin, également avec les écrivains de passage. Un secteur me paraissait difficile, celui de la librairie d'art. Je n'avais de ce côté aucune formation. Nous avions bien, avec nos parents, visité quelques musées au cours de nos vacances en France mais c'était très maigre. Les reproductions proposées étaient parfaitement rangées dans la mezzanine, faciles d'accès. Quand le patron ou le frère était là, je lui laissais volontiers la place. Ce que j'aimais bien, c'était de bavarder avec l'un ou l'autre des écrivains qui revenaient souvent, quelquefois même avec leur épouse. Je me sentais très à l'aise avec eux ainsi qu'avec les clients plutôt sympathiques.

Je me souviens d'un instituteur spécialiste pour l'édition et que j'ai retrouvé plus tard dans le bureau de notre inspecteur. Ce qui était très intéressant aussi, c'est l'arrivée des nouvelles publications de Paris, telles les Martin du Gard ou *Le Zéro et l'infini* d'Arthur Koestler et bien d'autres… J'oubliais alors mes déconvenues quand j'étais incapable de renseigner un père et son fils sur le peintre Bonnard.

Mais un beau jour, ce fut la mauvaise nouvelle. Je l'avais d'ailleurs pressentie. Edmond Charlot n'avait plus le sou. Sa maison d'édition l'avait coulé. Je le voyais emporter chaque jour avec son frère les magnifiques reliures de luxe de la mezzanine. Si bien qu'un matin, il m'apprit qu'il allait fermer. J'avoue que je l'ai bien regretté car j'avais beaucoup appris. Ce fut une belle période de notre vie. J'ai oublié de dire que la directrice avait quitté ses fonctions quelques jours après mon arrivée.

Parutions

[La revue de la Société des Études Camusiennes, *Présence d'Albert Camus*, publie tous les ans une Bibliographie et les comptes rendus des principaux ouvrages consacrés à Camus.]

➢ Sur Camus

➢ Livres :

➢ Aurélie Palud, *La Contagion des imaginaires. L'héritage camusien dans le récit d'épidémie*, Presses Universitaires de Rennes, 2020. Un compte-rendu est prévu dans le prochain *Présence d'Albert Camus*.

➢ *L'Écriture théâtrale dans les récits d'Albert Camus*, études réunies par Leila Eeleuchi, sous la direction de Mustapha Trabelsi, Éditions Med Ali, coll "LARIDIAME", 2020.

➢ Alek B. Toumi, *AmericCamus 1959. Albert Camus en Amérique maccarthyste*, L'Harmattan, 2020
[après *Albert Camus : entre la mère et l'injustice* et *Exils d'Alger*, une troisième pièce sur Camus. C'est toujours une réhabilitation d'Albert Camus, l'Algérien, et un hommage au Résistant et à son humour. La pièce se passe à Madison, WI, dans la ville, sur le campus.]https://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=66129

➢ Revues :

➢ « Albert Camus épistolier », dossier coordonné par Anne Prouteau et Agnès Spiquel, *L'Épistolaire*, revue de l'AIRE (Association interdisciplinaire de recherches sur l'épistolaire) n° 46, 2020.

➢ « Albert Camus et l'Espagne », *Cahiers du CTDEE* (Centre toulousain de documentation sur l'exil espagnol), n°13, juillet 2020
[commander au 12 rue des cheminots 31500 Toulouse. Dépôt à Paris à Publico 145 rue Amelot 75011].

➢ Dossier « Camus », pour le soixantième anniversaire de sa disparition, dans *Today Literary Magazine*, n° 12 (revue littéraire en langue chinoise basée en Californie. Voir www.jintian.net)
https://mp.weixin.qq.com/s/qIVEfwqwJuK0hU7G4L6cSw
[Albert Camus: « Discours du 10 décembre 1957 » ; Ayi et Xu Zhaozheng : « Une autre écriture est possible - entretien sur Albert Camus » ; Agnès Spiquel : « Figures de style – De *L'Étranger* au *Premier Homme* » ; Chen Lichuan : « Albert Camus et la Grèce ».]

- « Ce que nous dit Camus », *Le 1 des Écrivains*, décembre 2020
https://le1hebdo.fr/journal/numeros/horserie/ce-que-nous-dit-camus.html

- **Articles :**

- Farid Lounis, *Le problème du ressentiment.* « Nietzsche et Camus luttent contre le Dernier Homme » (4e partie) et « Camus et le triomphe du soleil à Djémila » (5e partie et fin), *Le Matin d'Algérie*, 26 décembre 2020, rubrique « Regard ».
https://www.lematindalgerie.com/le-probleme-du-ressentiment-camus-et-le-triomphe-du-soleil-djemila-5e-partie-et-fin

- Christian Phéline, « De quoi "Antar" est-il le nom ? Albert Camus, Mohamed Bensalem et l'usage d'une signature de combat dans le premier *Alger Républicain* (1938-1939) », *Revue d'Histoire*, n° 147, juillet-septembre 2020, p. 59-73.

- Le 11 novembre 2020, dans le journal protestant *Réforme*, une page Camus avec deux textes de Jeanyves Guérin, « *L'Homme révolté* lu par Ricœur » et « Retour sur Camus et les protestants ».

Autour de Camus

- **Dans la collection des « Petits Inédits Maghrébins » (PIM),** publiée à Alger, aux éditions El Kalima, sous la direction de Guy Dugas, parution en 2020 de textes d'auteurs proches de Camus :

- PIM 10 : Emmanuel Roblès, *Printemps d'Alger*, avec une présentation de Pierre Masson ;
- PIM 11 : Mouloud Feraoun : *Les Tueurs* et autres inédits, avec une présentation de Safa Ouled Haddar ;
- PIM 12 : Robert Namia : *L'Homme peint*, avec une présentation de Christian Phéline.

Rappel. Le PIM 4 rassemblait des textes sur Camus : Laadi Flici et d'autres, *Alger 1967, Camus, un si proche étranger*, avec une présentation d'Agnès Spiquel.

- **Jacques Monteaux, *Chroniques du désert du Thar*, 2020.**

Un beau recueil qui rend compte de l'expérience d'un professeur à la retraite, parti en Inde pour construire une école. L'ouvrage, préfacé par Laëtitia Colombani, est illustré de magnifiques photographies. Passionné par l'œuvre d'Albert Camus, Jacques Monteaux ponctue son témoignage de références à la pensée de l'écrivain.
Pour tous renseignements, sur le recueil ou sur l'école, s'adresser à :
jacques.monteaux9@orange.fr.

Sociétés amies

Amitiés internationales André Malraux

L'Association publie le n° 17 de sa revue *Présence d'André Malraux*, « Malraux et l'Afrique Noire », dirigé par Jean-René Bourrel, qui a été présenté lors d'une manifestation de la Maison de la Recherche de l'Université de la Sorbonne, le 21 novembre 2020.

Centre Joë Bousquet et son Temps

À la Maison des Mémoires – Maison Joë Bousquet, à Carcassonne, l'Association poursuit une activité intense de lectures et rencontres.
Du 1er juillet au 7 novembre 2020, elle a proposé une exposition : « Guy Lévis Mano, Poète, traducteur, typographe, éditeur »
Voir https://www.aude.fr/la-maison-des-memoires-maison-joe-bousquet

Bulletin ☐ d'adhésion ☐ de réadhésion pour l'année 2021
A la Société des Etudes Camusiennes

Je, soussigné(e) :
*Nom-Prénom .....…
Profession : .....
*Adresse : .....…
.....…
Téléphone et /ou fax : .....
*Adresse électronique : .....
verse la somme de : ☐ 12 € [étudiant]
☐ 30 € [adhérent]
☐ 30 € [institutions]
☐ plus de 30 € [bienfaiteur]

Mode de règlement :
☐ Chèque (uniquement d'une banque domiciliée en France)
n°…….. de la banque :…….
à l'ordre de la **Société des Études Camusiennes**, que j'adresse à : Georges Bénicourt – 46 rue de l'Olivet 35135 Chantepie - 35135 Chantepie, tresorier@etudes-camusiennes.fr
☐ Virement sur le compte de la SEC

CODE BANQUE	CODE GUICHET	NUMERO DE COMPTE	CLE RIB
10207	00011	20218917680	18

NOM : ASS. SOCté ETUDES CAMUSIENNES

IBAN : FR76 1020 7000 1120 2189 1768 018
SWIFT (BIC) : CCBPFRPPMTG

☐ Paypal : règlement à **etudescamusiennes@free.fr**
☐ Carte Bancaire via Paypal sur l'intranet de la SEC

Autre (préciser) : ……

(*) ***Avec votre accord, vos coordonnées (nom, prénom, adresse mail et localisation [département ou pays]) seront publiées dans l'annuaire de la SEC, consultable sur son site avec un mot de passe. Merci de bien vouloir nous indiquer vos préférences à ce sujet.***
accepte *que les renseignements ci-dessus figurent sur un annuaire de la SEC*
oui oui, sauf : non
souhaite *figurer sur une liste de nouvelles rapides diffusées par mail*
oui non

Date et signature :

NOM..... Prénom.....